LA

RENAISSANCE

EN FRANCE

PAR

LÉON PALUSTRE

ILLUSTRATIONS SOUS LA DIRECTION DE EUGÈNE SADOUX

ONZIÈME LIVRAISON

BRETAGNE

(*Ille-et-Vilaine*, *Côtes-du-Nord*, *Finistère*, *Morbihan*, *Loire-Inférieure*)

PRIX : 25 FRANCS

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

M DCCC LXXXV

LA RENAISSANCE

EN FRANCE

III

LA
RENAISSANCE
EN FRANCE

PAR

LÉON PALUSTRE

DESSINS ET GRAVURE SOUS LA DIRECTION

DE

EUGÈNE SADOUX

TOME III

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

M DCCC LXXXV

BRETAGNE

(Ille-et-Vilaine. — Côtes-du-Nord. — Finistère. — Morbihan. — Loire-Inférieure.)

FRANÇOIS II, DUC DE BRETAGNE, PAR MICHEL COLOMBE.

LA

RENAISSANCE EN BRETAGNE

Un poète dont les vers respirent au plus haut degré l'amour du sol natal, qui a transporté toutes ses fictions sur les bords de l'Ellé, du Blavet ou du Scorf, ne fait avec raison commencer la Bretagne, pour le voyageur qui vient du côté de Nantes, qu'un peu après Saint-Gildas des Bois[1]. On ne se représente pas, en effet, ce pays sans des landes immenses, des rivières profondément encaissées, le granit partout à fleur de sol, des chênes, des genêts et du blé noir. Ajoutez à cela des menhirs isolés ou rangés en longues files, des dolmens revêtus parfois de caractères hiéroglyphiques et jusqu'ici inexpliqués.

1. *Les Bretons,* par Auguste Brizeux, chant Ier, v. 14-20.

Il ne faut pas croire cependant que, dans la Domnonée[1], la Cornouaille et le Broërec[2], la nature revête uniformément un aspect triste et sauvage; loin de là, et nombreuses sont les vallées fraîches et riantes que nous pourrions citer, principalement, d'un côté, entre Quimperlé et Châteaulin, de l'autre, aux environs de Lannion et de Guingamp. Même, — chose qui ne laisse pas de surprendre quelque peu, — la végétation en certains endroits conserve sa puissance jusque sur les bords de la mer. Elle encadre, à leur embouchure, ces cours d'eau sinueux que les bateaux remontent assez avant dans les terres, faisant ainsi de chaque ville un port d'une réelle importance. Rien n'est donc varié comme ce long défilé de côtes qui tantôt se creusent en golfes profonds, tantôt se projettent en étroites presqu'îles. C'est la contrée la plus pittoresque de la France entière et le goût public ne mérite que des éloges pour s'être décidé — un peu tardivement, il est vrai — à changer en admiration ses dédains d'autrefois.

En résumé, la véritable Bretagne se trouve à l'ouest d'une ligne tracée de Dol à Vannes, en passant par Montfort-sur-Meu et Ploërmel. C'est là que se sont implantés les émigrants des v^e^ et vi^e^ siècles, qui donnèrent son nouveau nom à la vieille Armorique; là que nous voyons conservées jusqu'à ce jour des mœurs toutes particulières; que les costumes changent dans chaque canton; que la langue, pour ne pas être celle parlée depuis l'Inde, comme le veulent certains enthousiastes[3], n'en présente pas moins un intérêt philologique de premier ordre. Mais, en dehors de ces limites, rien ne ressemble plus au tableau que nous venons de tracer. Les provinces environnantes se continuent en quelque sorte, et rien n'est plus facile que de confondre avec elles la large zone politiquement unie jadis à l'ancien duché[4]. A Vitré, à Rennes, à Châteaubriant, on se croirait encore dans le Maine, tandis que le pays nantais n'est qu'un Anjou prolongé.

Si la Bretagne est un pays à part, au point de vue de la nature, les monuments qu'on y rencontre ne laissent pas non plus de surprendre par leur aspect tout à fait singulier. Contrairement à ce que la logique demande, le

1. On donnait ce nom à toute la partie de la Bretagne tournée vers le rivage de la Manche, de l'embouchure du Couësnon à celle du Quéflent, ou rivière de Morlaix. A peu de chose près, la Domnonée embrassait donc le territoire compris, avant 1790, dans les anciens évêchés de Dol, de Saint-Malo, de Saint-Brieuc et de Tréguier.

2. En français, *Pays d'Erec*, du nom d'un ancien chef qui étendit sa puissance des bords de l'Ellé aux landes de Lanvaux, un peu à l'est de Vannes.

3. *Les Bretons*, livre I^er^, v. 18.

4. C'est en 850 seulement que la domination bretonne s'étendit sur les comtés de Rennes, de Nantes et de Retz.

principal est généralement négligé pour l'accessoire, et, dans la construction des églises, par exemple, on ne semble pas avoir cherché autre chose qu'un prétexte à lancer dans les airs un svelte et élégant clocher. Il en est de même des sacristies, qui non seulement atteignent des proportions extraordinaires, mais écrasent encore par le luxe de leur ornementation l'édifice auquel elles sont accolées. Et comme si cela ne suffisait pas, dans le cimetière, tout à côté, sont groupés une chapelle funéraire, un ou plusieurs ossuaires, un calvaire, voire même une fontaine aux proportions colossales. Nous ne parlons pas de la triple porte, en forme d'arc de triomphe, qui sert d'entrée et complète cet ensemble extraordinaire. L'esprit est véritablement ébloui, quand, pour la première fois, il considère un pareil entassement d'œuvres architecturales, sinon toujours parfaitement belles, du moins conçues dans un sentiment indéfinissable de grandeur. Et ce qui augmente encore l'impression que l'on éprouve, c'est le contraste de tant de richesses avec le peu d'importance des localités au milieu desquelles elles se trouvent. Car, la plupart du temps, il ne s'agit pas même d'un bourg, mais d'un simple village, bien incapable aujourd'hui d'entretenir des constructions élevées à grands frais, il y a trois siècles environ. Nous sommes donc amenés à penser que la Bretagne, à la suite de sa réunion à la France, a joui d'une prospérité telle que, de tous côtés, on s'est mis à bâtir avec un entrain prodigieux. A proprement parler, dans ce vaste pays, le moyen âge a laissé peu de traces. Si les édifices appartenant à la période romane sont rares, ceux qui reflètent les deux premières transformations du style gothique le sont bien plus encore. Le genre d'architecture que l'on est convenu d'appeler flamboyant se montre à peu près seul et, chose en outre digne de remarque, nous avons affaire non à ses débuts, mais à son déclin. Comment en serait-il autrement, d'ailleurs, puisque c'est seulement dans la seconde moitié du XV^e^ siècle que le mouvement indiqué a commencé à se faire sentir? La tranquillité qui suivit le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII en fut le signal, et presque sans interruption il se prolongea jusqu'au règne de Louis XIV[1]. En effet, durant tout ce temps, nous ne voyons guère que les troubles de la Ligue dont la Bretagne ait eu à souffrir. Il est vrai que Mercœur trouva le moyen de faire durer neuf ans sa résistance à Henri IV[2], que ses

1. « En 1663, dit un jurisconsulte contemporain, vint la réformation des eaux et forêts, dont les amendes et restitutions viderent beaucoup de bourses ; suivit la recherche de la noblesse (1668-1671), qui purgea la province au delà de tout ce qu'elle avait de superflu ; est venue ensuite la réformation du domaine, dont depuis 1673 les etreintes ont été si dures et si générales qu'il ne lui est point demeuré de suc. » Hévin, *Consultation* XIII^e^.

2. 1689-1698.

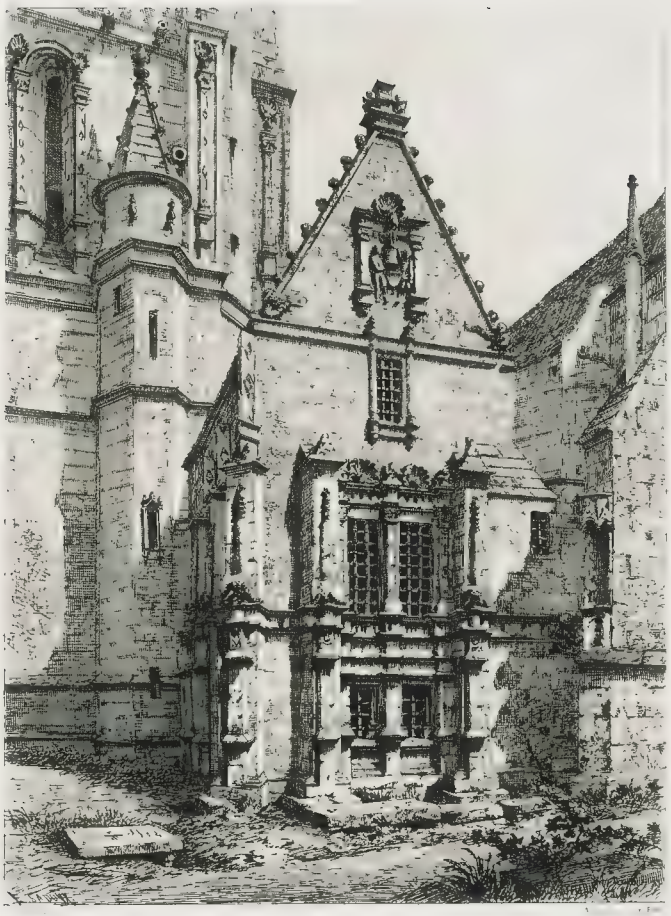
lieutenants, La Fontenelle et La Magnanne, couvrirent de sang et de ruines une partie considérable du pays[1].

A propos de la manière dont l'architecture s'est pratiquée en Bretagne, on a dit et répété bien souvent que cette province n'a jamais suivi que de loin le reste de la France ; qu'elle s'attardait encore dans le style gothique, lorsque partout autour d'elle les idées nouvelles avaient depuis longtemps triomphé. Rien n'est moins exact que cette appréciation, si on la prend dans un sens absolu. En Bretagne, il existe des monuments de la Renaissance qui sont parfaitement à leur date, et il suffit de citer au hasard le portail de l'église Notre-Dame, à Guingamp, la chapelle de Kerfons, la sacristie de Bulat, la tour de l'église Saint-Mathieu, à Morlaix, et la partie inférieure de la façade, à la cathédrale de Rennes. Si les arabesques ne se montrent pas en un plus grand nombre d'endroits, c'est que la seule pierre dont il fût possible de se servir était étrangement rebelle à ce genre d'ornementation. On reculait devant les difficultés qu'a dû présenter le célèbre contrefort de Ploërmel, dont la richesse n'a été surpassée nulle part[2]. S'épuiser de la sorte sur du granit, c'était bon pour une fois ; mais le temps et l'argent eussent également manqué pour recommencer souvent une pareille expérience. Les Bretons préféraient avec raison profiler des moulures, comme à la chapelle du Saint-Sacrement, à Vannes, et au prieuré de Péaule. La finesse des détails leur étant interdite, ils se rattrapaient sur la conception de l'ensemble, qui est généralement bonne, ainsi que nous le verrons plus tard.

Maintenant, que dans cette province retirée, battue de deux côtés par l'Océan, le style gothique ait persisté jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle et même au delà, ceux-là seuls peuvent s'en étonner qui n'ont pas suffisamment étudié le mouvement de l'architecture dans nos autres provinces. Est-ce que, par hasard, à Rouen, nous ne retrouvons pas les mêmes errements, en dépit du voisinage de Gaillon ? Faut-il citer Paris, dont les édifices religieux, à l'exception de Saint-Eustache, demeurent fidèles au style gothique jusque dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle ? La Bretagne n'a donc pas besoin d'être excusée pour avoir suivi à peu de chose près la règle commune. Chez elle comme partout ailleurs, le clergé, en général, se montre très opposé à une

1. C'est de cette époque que date la destruction de la ville de Penmarc'h, dont les ruines couvrent une surface de près d'une lieue carrée. En 1595, La Fontenelle, qui avait établi sa résidence à l'île Tristan, près de Douarnenez, d'où il répandait la terreur autour de lui, s'en empara par surprise. Tous les habitants furent massacrés, et pour transporter le butin fait dans la riche cité, il ne fallut pas moins, dit-on, de trois cents navires de tout tonnage.

2. La fenêtre à côté porte la date de 1533, ce qui nous donne très approximativement celle du contrefort.



ACRISTIE DE L'EGLISE DE BULAT

innovation réputée dangereuse. Il subit plutôt qu'il n'accepte les générosités de quelques abbés ou de quelques riches seigneurs dont l'esprit, plus éclairé par les voyages et les lointaines relations, s'était ouvert aux beautés de la Renaissance. En réalité, comme partout ailleurs dans les édifices consacrés au culte, de longues années s'écoulèrent avant que l'on adoptât franchement des formes si différentes de celles auxquelles on était accoutumé. Ajoutons que, pour les causes indiquées plus haut, la seconde évolution du nouveau style, dont la date coïncide à peu près avec l'avènement de Henri II, devait être mieux accueillie dans cette partie de la France. Les facilités d'exécution devenant plus grandes, on hésita moins à se mettre à l'œuvre. Toutefois, les efforts demeurèrent encore longtemps isolés, et, pour rendre la victoire définitive, il fallut le génie d'un architecte qui, dans les dernières années du XVI^e^ siècle, sut trouver des combinaisons parfaitement appropriées aux besoins qu'il s'agissait de satisfaire et à la nature des matériaux mis à sa disposition. L'élan une fois donné, du reste, il y eut une véritable émulation entre les différentes localités de la Cornouaille, et comme le modèle offert était aussi satisfaisant que possible, nous le voyons reproduit partout, durant une période de vingt-cinq ou trente ans, presque sans la moindre modification.

En dehors des monuments religieux, la Bretagne a peu de chose à offrir, et l'on comprend dès lors que nous ayons appuyé sur une partie aussi importante de nos futures études. Cependant Goulaine, qui appartient à l'époque de Louis XII, Châteaubriant, où se reflète l'harmonieuse décoration du temps de François I^er^, Kerjean dont la robuste architecture semble contemporaine de Charles IX, suffisent à montrer que le goût des belles habitations n'était pas étranger à la haute noblesse de la province. Quant à la bourgeoisie, elle s'installait parfois d'une façon aussi riche qu'élégante, comme on peut le voir surtout à Morlaix et à Saint-Brieuc. Même dans la première de ces villes, nous aurons à signaler certaines dispositions qui n'ont d'analogues nulle part. Du reste, presque en chaque chose se manifeste l'originalité du génie breton ; c'est ce qui rend si intéressant un voyage dans ce charmant pays, dont on a jusqu'ici presque uniquement admiré le côté pittoresque. Les monuments, en bien des endroits, ne le cèdent guère à la nature, ou plutôt ils semblent avoir été créés pour cette dernière avec laquelle, particulièrement, ils sont en parfait accord de poésie.

I

Le principe générateur de tout édifice a été transporté de la base au sommet par l'invention de la voûte. Cette dernière a non seulement une influence considérable sur le plan auquel il est permis de s'arrêter définitivement, mais elle détermine encore la force et l'élévation des points d'appui, comme elle commande en grande partie l'ornementation extérieure. Sous peine de voir son œuvre compromise, sinon même d'entraîner quelques-uns de ces terribles accidents dont l'histoire a conservé le souvenir, l'architecte se trouve donc obligé de prendre tellement ses précautions que rien, pour ainsi dire, ne soit abandonné au hasard. Outre les règles de la statique, le calcul des poussées, il faut qu'il connaisse mieux que personne le poids et la résistance des matériaux. En un mot, l'homme de goût, l'artiste, doit être en toute occasion doublé du savant et du constructeur.

Les difficultés dont nous venons de parler sont-elles cause du petit nombre d'églises voûtées que l'on rencontre en Bretagne? Nous ne le pensons pas. Lorsqu'il s'est agi, dans le courant du XV^e^ siècle, de compléter la cathédrale de Quimper par l'adjonction d'une nef, ce sont des architectes bretons qui se sont mis à l'œuvre [1]. Or nous ne voyons pas que cette partie de l'édifice témoigne de la moindre faiblesse. Les traditions inaugurées au temps de saint Louis par la construction du chœur [2] se continuent avec gloire, et, certes, les moyens pratiques ne manquaient pas de s'engager dans une voie féconde, si l'esprit public eût été tourné de ce côté-là [3]. Mais la Bretagne est un pays de pèlerinages; presque chaque village a ses jours de *pardon,* où l'on accourt tantôt pour soi-même, tantôt pour ses animaux [4]. Les prédicateurs naturellement en profitent pour exciter le zèle des fidèles, dont l'une des faiblesses est d'aimer à voir, le plus tôt possible, à quoi servent leurs aumônes. Dans ces conditions, la rapidité des travaux s'impose donc en même temps que la recherche d'un certain effet théâtral destiné à frapper l'imagination. Si nous ne nous trompons, c'est là tout le secret, non

1 Cf. *Monographie de la cathedrale de Quimper,* par R.-F. Le Men, 1877, p. 281 294.

2 La première pierre fut posée par l'évêque Rainaud, en 1239.

3. Les autres églises voûtées sont également des cathédrales (Saint-Pol de Léon, Tréguier, Dol) ou font partie d'anciennes abbayes Beauport, Saint-Matheu).

4. Jadis, de toute la Cornouaille, on conduisait les bœufs au pardon de Saint-Herbot. On faisait de même, dans le Vannetais, pour saint Cornély.

seulement de la construction des églises dans cette contrée profondément religieuse, mais de celle encore des autres monuments qui leur font parfois un somptueux encadrement. Michel Le Nobletz et le père Maunoir[1] ont eu des ancêtres, et, par ce qui s'est produit au XVII[e] siècle, nous pouvons juger des temps plus éloignés.

Quoi qu'il en soit, dans les édifices consacrés au culte, l'emploi de la voûte ne peut être signalé qu'à titre d'exception. Presque partout, sur une suite de courbes habilement assemblées, sont cloués des bardeaux ou feuillets de chêne qui forment un berceau en tiers-point, courant au-dessous de l'entrait retroussé. La charpente est ainsi dissimulée dans une partie de sa hauteur et l'œil n'aperçoit, entre les couvre-joints moulurés, que de longues bandes unies rehaussées parfois d'ornements peints, de devises ou de monogrammes[2]. Nous ne parlons pas des poinçons et des entraits que la prudence a généralement fait conserver. Leur présence ne nuit pas toujours à l'harmonie de l'ensemble, et, d'ailleurs, on a eu soin de répandre sur eux toutes sortes d'ornements. Il en est de même des sablières qui, grâce à l'imagination des sculpteurs, font passer sous nos yeux, à côté de scènes empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament, des représentations de la vie privée, les travaux des champs, les occupations du commerçant, la satire des vices et au premier rang celle de l'ivrognerie[3]. Assurément, rien n'est plus curieux à examiner, et si quelque chose doit faire pardonner aux Bretons de s'être tenus à l'écart du mouvement qui entraînait les autres provinces, c'est la verve dont font preuve les innombrables sculptures répandues un peu partout. Le granit se refusant à traduire les fantaisies de leur imagination, ils se sont rattrapés sur le bois, et sablières, entraits, poinçons, ont été décorés avec une grande richesse. Nous ne parlons pas des pendentifs qui souvent, comme à Pleyben[4], par exemple, se multiplient tellement qu'ils font naître une certaine confusion.

Du moment que les architectes n'avaient plus à compter avec les difficultés inhérentes à la construction des voûtes, ils pouvaient à peu près à leur gré élargir les nefs et diminuer l'importance des points d'appui. Aussi voyons-nous qu'ils ne s'en sont pas fait faute pour donner de l'air intérieurement aux édifices. Les

1. Le premier de ces deux célèbres prédicateurs a vécu de 1577 à 1662 et le second de 1606 à 1683.

2. Par exemple, à la Roche-Maurice.

3. C'est ainsi qu'on doit interpréter la scène où un cochon allonge la langue vers un tonneau, à Saint-Thomas de Landerneau. Les sablières les plus remarquables par le nombre et la variété des sujets représentés se voient à Bodilis, aux environs de Landivisiau. Malheureusement toutes ne sont pas de la même date; les unes ont été exécutées en 1574, et les autres seulement en 1657. Nous ajouterons que les premières sont bien supérieures aux secondes, que seules, en réalité, elles présentent un véritable intérêt.

4. A l'est de Châteaulin. Nous reviendrons souvent sur cette église, qui est l'une des plus remarquables du Finistère.

colonnes monocylindriques sur lesquelles sont bandés les arcs destinés à établir une triple division longitudinale ne présentent que le plus petit diamètre possible. Il suffit qu'elles puissent supporter un massif de maçonnerie généralement peu élevé, car la différence d'étages étant inconnue, la toiture se trouve partout au même niveau. Dans ces conditions, pour remplacer les fenêtres hautes qui jettent un jour si abondant dans les églises du Nord, on a été amené, en bien des cas, à substituer aux absides pentagonales un chœur terminé carrément. Car, de la sorte, rien n'était plus facile que d'éclairer directement la nef principale dans toute sa longueur, au moyen d'une baie colossale. Les plus beaux exemples de cette disposition se trouvent à Pont-l'Abbé, à Saint-Jean-du-Doigt[1] et au Folgoat. C'est là qu'il faut voir l'effet produit par de nombreux meneaux partant presque de terre et montant sans arrêt jusqu'à la rencontre d'une immense rose, aux divisions multiples, qui forme avec eux un ensemble aussi prodigieux que magnifique.

Nous pourrions citer encore d'autres conséquences du programme adopté en Bretagne durant le XVI^e^ siècle. A l'extérieur, les trois nefs sont comprises sous un seul et même toit, ce qui manque d'élégance et ne laisse pas d'alourdir la construction. Naturellement, il n'existe rien des savantes combinaisons inventées pour résister aux poussées obliques ; elles sont remplacées par une série de gâbles plus ou moins ornés qui se dressent au-dessus de chaque fenêtre. A leur séparation nous trouvons parfois, comme à Lampaul et à Bodilis, des contreforts surmontés de pinacles en forme de lanternons à deux étages. Car la Renaissance, exclue des parties qui constituent à proprement parler l'édifice, se rattrape dans certains détails qu'elle façonne à sa guise. Même nous devons ajouter que le mélange des deux styles, dans les proportions fort inégales dont il vient d'être question, se prolonge jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle. Les préoccupations artistiques étaient très peu accentuées chez les missionnaires qui présidèrent si longtemps à la transformation des monuments religieux ; pourvu qu'on

1. Il est peut-être bon de rappeler que l'église de Saint-Jean-du-Doigt a été commencée non en 1513, comme on le dit généralement, mais en 1522. Voici, du reste, l'inscription qui se lit au-dessus de la porte méridionale :

Le XVIII io^r^ de no
vẽbre la m V^c^ XXII
fut leghe de cens d
edi^a^ p anthoie de g^r^
igneaulx evesqu
e de Treguier.

En second lieu, les annotateurs d'Ogée (*Dictionnaire de Bretagne*, t. II, p. 769) se sont étrangement trompés en donnant pour architecte à l'église un nommé « Chevalier ». Nous avons, en effet, lu sur une colonne de l'intérieur : *M : P : Chevalyer : fit : faire ;* mais il s'agit très probablement du *recteur* qui présidait alors aux destinées de la paroisse. Si l'architecte eût voulu signer son œuvre, il se fût servi d'une autre formule. Les mots « fit faire » ne laissent aucun doute sur le sens qu'il faut attacher à cette inscription.

leur fournît une vaste salle où la parole sacrée pût se faire entendre à l'aise, ils n'en demandaient pas davantage. Que leur importaient le mystère et la poésie si recherchés aux époques précédentes ? Aussi remarquons-nous, en dernier lieu,

ABSIDE DE SIZUN.

que l'on ne trouve nulle part, en Bretagne, de déambulatoire autour du chœur. On s'en est tenu, uniquement poussé par le désir d'évangéliser les âmes, à ce qui pouvait être fait vite et à peu de frais.

Si nous avons insisté sur le caractère lâché et, sauf quelques détails assez heureux, généralement peu remarquable des monuments religieux élevés du

temps de la reine Anne et sous ses successeurs français, y compris jusqu'à un certain point Louis XIV, c'est que le contraste le plus frappant existe presque partout entre la manière dont sont traités les nombreux accessoires comparativement à la partie principale. L'église proprement dite, autour de laquelle tout devrait rayonner, est reléguée au second rang. C'est par la construction des porches et des clochers, sans parler de tout ce que renferment les cimetières, que les architectes ont cherché seulement à se distinguer. Et la raison qui les guidait est facile à comprendre. Là, du moins, ils pouvaient agir avec quelque liberté, procéder sans trop de hâte et tenir compte, en avançant leur œuvre, des ressources à venir.

II

La plus ancienne manifestation de la Renaissance en Bretagne se montre, si nous ne nous trompons, dans la partie décorative du tombeau de Guillaume Guéguen, à la cathédrale de Nantes[1]. Ce monument, en effet, commencé peu de temps après la mort du prélat, c'est-à-dire, croyons-nous, dans le courant de l'année 1508[2], présente un peu partout des pilastres chargés des plus délicieuses arabesques. N'étaient les moulures prismatiques de l'arc en anse de panier qui donne sa forme à l'enfeu, on aurait peine à croire à une date aussi peu avancée du XVI[e] siècle. Sans doute l'arrivée du tombeau de François II[3] qui fut transporté de Tours à Nantes en 1507 et l'attente où l'on était d'une nouvelle œuvre de Michel Colombe, car la statue du fidèle aumônier de la reine Anne s'exécutait, au moment même, dans l'atelier du maître[4], ne laissèrent pas que d'avoir une grande influence sur le parti auquel on s'arrêta. Quant aux artistes employés, ils ont été certainement pris sur place. C'est ce qui explique, à l'endroit le plus apparent du monument qui nous occupe, l'emploi de moulures si parfaitement semblables à celles dont les différents maîtres chargés par le

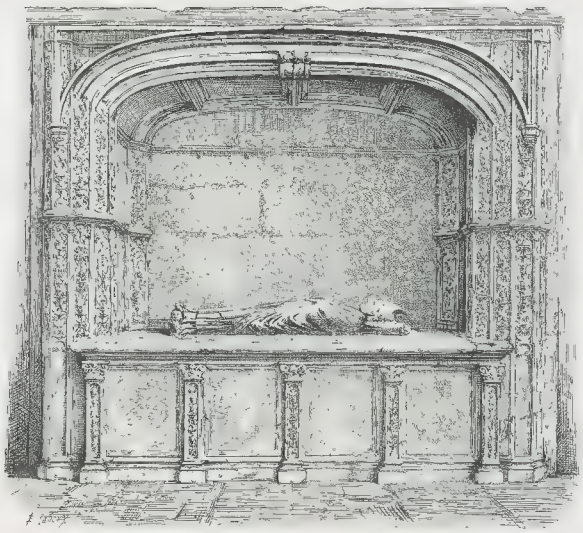
1. Chapelle Saint-Clair, autrefois de la Madeleine, où il était caché derrière des boiseries que nous avons été assez heureux pour faire enlever en décembre 1883.

2. Le tombeau de Guillaume Guéguen n'a pas été ajouté après coup; il ne fait qu'un avec la chapelle où il se trouve, de sorte que la même date s'applique aux deux à la fois.

3. Autrefois placé dans l'église des Carmes.

4. Benjamin Fillon, *Documents relatifs aux œuvres de Michel Colombe*, p. 18.

chapitre de la reconstruction de la cathédrale avaient coutume d'user. Les gens qui viennent de loin font peu d'emprunts au pays où ils s'établissent. Imbus de leur supériorité vraie ou fausse, on les voit rarement sortir du cercle d'idées qu'ils ont apportées avec eux. Des Italiens, si tant est qu'il s'en fût trouvé sous la main, eussent difficilement accepté le moindre compromis, et nous posséderions



TOMBEAU DE GUILLAUME GUEGUEN.

une œuvre où la nouvelle architecture apparaîtrait sans mélange. En outre, il ne faut pas oublier que précisément dans la partie couverte d'ornements les plus délicats, le granit a seul trouvé place. Or s'imagine-t-on un sculpteur étranger à la Bretagne obligé tout à coup de lutter contre une aussi dure matière ? Certes, il est moins difficile d'admettre que l'un des ornemanistes placés sous les ordres du successeur de Mathelin Rodier[1] ait pu se plier à ce qu'on demandait de lui. Alors comme aujourd'hui, toute innovation ayant quelque importance avait du retentissement dans les ateliers. Des modèles circulaient de différents

1. Architecte de la cathédrale de Nantes, sous le duc François II.

côtés et les plus avisés se préparaient en silence à changer leur manière, si par hasard le goût public venait à l'exiger.

Ce que nous avons dit du tombeau de Guillaume Guéguen peut s'appliquer également aux débris de la chapelle élevée par Thomas Le Roy, en 1514[1]. L'arrangement de la voûte principalement est bien français, et nous doutons fort que l'on pût trouver au delà des monts un pareil réseau de nervures reposant alternativement sur des colonnes ornementées suivant la verticale ou en hélice. Puis a-t-on remarqué que la plupart des motifs placés dans les caissons semblent découpés à l'emporte-pièce ? Cette manière de faire serait bien plutôt flamande qu'italienne, s'il fallait absolument admettre une influence étrangère. Quant aux niches trop peu profondes disposées sous la corniche, elles sont, pour la moitié au moins, empruntées au tombeau de François II. Au lieu d'une terminaison en coquille ou en simple quart de sphère sans ornements, nous avons une sorte de décoration en perspective traitée avec une infinie variété. Or c'est là précisément, dans le grand monument des Carmes, ce qui appartient au Florentin Jérôme de Fiesole, ainsi que nous le démontrerons plus tard. D'où la conclusion bien naturelle que la chapelle en question est l'œuvre d'un artiste qui s'essayait dans un genre encore tout nouveau pour lui. Loin d'arriver avec des combinaisons arrêtées d'avance, pour former un type qui réponde aux rêves de son esprit, il se retourne successivement de différents côtés. Tout lui est bon dans une certaine mesure, et comme il n'a en vue qu'une exagération de richesse, qu'il sacrifie volontiers l'ensemble aux détails, nous saisissons une entente médiocre des conditions de l'architecture en même temps qu'une grande pénurie d'invention[2].

Un dernier argument en faveur de notre thèse. Certes, nous n'ignorons pas que Thomas Le Roy fut un des négociateurs du Concordat signé à Bologne en 1516; il a donc connu l'Italie à un moment donné de son existence, et l'on pourrait voir dans sa prédilection pour le nouveau style le résultat d'un voyage

1. Cette chapelle, démolie en 1866, se voyait au côté sud de l'ancienne collégiale Notre-Dame. On a eu l'idée récemment de la reconstruire à l'entrée du Musée archéologique (ancienne église de l'Oratoire), où elle sert de porche intérieur.

2. Mérimée, dans son rapport au ministre publié en 1836 (*Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*, p. 298), parle de la chapelle de Thomas Le Roy, qu'il prend pour le *vestibule* de la collégiale. « On voit, dit-il, auprès de la cathédrale, un petit monument dont la façade, dans le goût de la Renaissance, ornée autrefois avec beaucoup de richesse, est aujourd'hui mutilée de la façon la plus barbare.... Jadis, c'était la façade de l'église Notre-Dame, appartenant à un couvent de femmes. Maintenant c'est le magasin des bâtes de la ville. L'église est détruite et, outre ce portail, il ne reste plus qu'une espèce de vestibule dans lequel il donnait accès. J'y suis entré; mais l'intérieur, à mes yeux, ne tient pas ce que promet la façade. Ce n'est pas que l'ornementation ne soit d'une extrême richesse, que les détails ne se distinguent par leur élégance et leur correction; mais je ne trouve pas là cette variété, ce caprice charmant qu'offrent tant de monuments de la Renaissance. La voûte surbaissée est divisée en caissons carrés ornés de rosaces et de moulures, tous semblables. Point de corniche qui marque où finit la voûte, où commence la paroi, divisée également en compartiments et ornée de même. On pourrait se croire sous une arche de pont; ni le vestibule ni l'église ne sont caractérisés. »

accompli au delà des Alpes. Peut-être même, en y mettant un peu de bonne

CHAPELLE DE LA COLLÉGIALE NOTRE-DAME, A NANTES.

volonté, serait-on entraîné à supposer que quelque artiste séduit par ses pro-

messes n'a pas craint de le suivre en Bretagne. Mais, outre les raisons que nous avons exposées d'une manière succincte et qui sont tirées du seul examen du monument, la chronologie ne permet pas de s'appuyer sur ce fragile échafaudage. Car la chapelle qui nous occupe était déjà commencée depuis deux ans à l'époque indiquée[1], et rien dans sa construction ne fait croire à un changement de plan qui, fût-il même très complet, n'aurait pu se produire sans laisser quelque trace[2].

A la collégiale de Nantes, bien que nous soyons dans le premier quart du XVI^e^ siècle, tout est conçu suivant les données de la nouvelle architecture. Et cela n'a rien d'étonnant, parce que, pour ordonner les travaux comme pour payer la dépense, une seule personne était en cause. Mais, dès lors que l'on avait affaire à une collectivité quelconque, il fallait presque sûrement s'attendre à voir imposer au maître de l'œuvre de demeurer fidèle aux vieilles traditions. La Renaissance, dans ses manifestations, était suspecte au plus grand nombre des membres du clergé, qui ne pouvaient lui pardonner de chercher ses inspirations dans l'antiquité païenne. Quant aux rares fidèles appelés, en certaines circonstances, à donner leur avis, ils tenaient généralement, par habitude, à des formes liées à tous leurs souvenirs. Rien n'est donc moins étonnant que la persistance du style gothique dans la grande majorité des églises paroissiales reconstruites sous les règnes de François I^er^ et de Henri II. Les architectes, quelles que fussent leurs velléités de rompre avec le passé, étaient bien forcés d'obéir, comme nous le voyons, par exemple, à l'église de Ploërmel, où le portail nord, élevé vers l'an 1530[3], témoigne des luttes auxquelles a donné lieu sa construction. Tandis que, pour se conformer au programme imposé, toutes les lignes rappellent encore la période flamboyante, que toutes les nervures sont prismatiques et les arcs surmontés d'accolades, sur le trumeau et dans les niches étagées aux flancs de la double baie inférieure, se montrent les plus fines arabesques. Puis, comme pour affirmer que si on s'est borné à ce timide essai il n'en faut accuser que la pression subie, tout à côté, sur les trois faces d'un contrefort, s'étale la plus riche décoration qu'un tel membre d'architecture ait jamais reçue. Du haut en bas, il n'y a pas le moindre espace vide et le caprice, dans la composition des

1. Voir Travers (*Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes*, 3 vol. in-4°), qui a eu entre les mains une foule de documents aujourd'hui disparus.

2. Thomas Le Roy portait *d'or à deux fleurs de lis d'azur*. Ses armes se voient en différents endroits du monument.

3. Cette date se trouve établie par l'inscription suivante qui se lit au bas du vitrail de droite, évidemment postérieur à la construction : MVCXXX iij pour aubten a vone ceste vitre. Dieu luy pardoint.

ornements, a été poussé aussi loin que possible. Des animaux, des figures humaines sortent de vases et de rinceaux de feuillages; on voit des êtres chimériques mêlés à des armes et autres objets. Nous ne parlons pas de scènes burlesques comme celle où un savetier coud la bouche à sa ménagère[1]. Tout cela est traité en reliefs si peu saillants qu'on dirait de la broderie plutôt que de la sculpture proprement dite. C'est le genre particulièrement fin et délicat qui se retrouve un peu partout, durant le premier tiers du XVI^e^ siècle. Seulement, ici, la matière employée ne se prêtant que difficilement à ce que l'on voulait d'elle, les contours sont parfois heurtés, le dessin manque de franchise et l'esprit se reporte, en les examinant, vers les spécimens de l'art khmer, exposés depuis peu d'années au château de Compiègne, et qui pourraient bien n'être pas aussi anciens qu'on le croit généralement.

III

Dans une étude comme celle que nous poursuivons, il est nécessaire de ne négliger aucun des éléments à sa portée, car c'est souvent au moment où l'on s'y attend le moins, à la suite d'une course que l'on hésitait à faire, que la solution d'un problème longtemps cherché apparaît aussi claire qu'il est possible de le désirer. Nous ne voulons pour preuve de ce qui précède que l'incertitude dans laquelle nous sommes resté longtemps au sujet de la chapelle du Saint-Sacrement, à la cathédrale de Vannes. L'étrangeté de cette rotonde à deux étages dont l'architecture semble plus avancée que la date portée dans une inscription[2], à nous en tenir du moins aux pratiques observées de ce côté des Alpes, ne laissait pas que de nous surprendre. La difficulté se compliquait, en outre, de ce qu'il y avait opposition entre la conception et l'exécution, la première ne pouvant qu'être italienne, tandis que la seconde accusait évidemment une main bretonne.

Sans doute nous serions encore dans le même embarras si, après avoir

1. On peut citer la truie qui joue du biniou, le groupe de deux hommes soufflant chacun dans un oliphant, bien qu'à moitié courbés et adossés horizontalement l'un à l'autre.

2. TEMPLVM. HOC. AD. HONOR. ET. GLORIA. CORPORIS. SACRI. OMNIPOTĒTIS. DEI. VIVI. CRISTI. IESV. DOMINI. NOSTRI. R. P. D. IO. DANIELO. CANO. ET. ARCHIDIACONVS. ECLE. VENETEN. AC. LĪTRAR (*litterarum*) APLICAR (*apostolicarum*) DE. MAIORI. PARCO. ABBREVIATOR. VVIS. STRVXIT. IMPESIS. MDXXXVII.

remis plusieurs fois un voyage que rien ne rend facile ni agréable, nous ne nous étions décidé à suivre la route qui de Guérande mène à Questembert, en passant par la Roche-Bernard. Il s'agissait de visiter, à cinq cents mètres environ du bourg de Péaule, un ancien prieuré qui, disait-on, se rattachait aux mêmes souvenirs que la chapelle de Vannes[1]. Et de fait, dès le premier coup d'œil, il fut facile de reconnaître que, là aussi, on avait voulu rappeler certaine construction regardée à bon droit, dans la ville de Rome, comme l'honneur de l'architecture moderne. Toutes les ouvertures, en effet, étaient imitées de celles du palais de la Chancellerie, ce chef-d'œuvre de Bramante, et si pour l'ampleur et la majesté il n'y avait pas de comparaison à établir, autant que le permettait l'ingrate matière employée, les profils accusaient beaucoup de finesse et une grande netteté.

Le prieuré de Péaule a précédé de cinq ans la chapelle de Vannes, ainsi que le démontre l'inscription suivante gravée, à l'extérieur, autour d'un tuyau de cheminée, de forme carrée : IO. DANIELO. ARCHI. ECL. VEN. ET. DECANVS. FE. MDXXXII[2]. Du reste, même en l'absence de tout renseignement à ce sujet, la chose serait facile à deviner ; car si, à Péaule, l'inspiration est telle que nous l'avons indiquée, il est bien certain qu'à Vannes on a eu en vue de reproduire l'arrangement le plus caractéristique du palais Farnèse. Or c'est en 1534 seulement que l'avènement de Paul III[3] permit à San-Gallo de porter rapidement une construction commencée depuis longtemps jusqu'au niveau du second étage. Le cri d'admiration qui accueillit alors l'application, aux chambranles des fenêtres, de deux colonnes d'ordre corinthien surmontées de frontons alternativement angulaires et circulaires avait été unanime, et rien d'étonnant qu'un homme de goût ait songé aussitôt à tirer de ce motif ce qu'on est convenu d'appeler des niches à tabernacle. Car, bien que l'imitation se produise sous cette forme, elle n'en est pas moins frappante et il faut véritablement que le désir de se rendre compte d'un fait tant soit peu surprenant ait été absolument nul chez tous ceux qui se sont occupés jusqu'ici de la Bretagne, pour nous avoir laissé l'honneur d'en faire la remarque.

Du reste, en réalité, ce qui semble si difficile à expliquer au premier abord ne présente rien que de très naturel. Jean Danielo, qui, en dépit de son

1. Cf. Rosenzweig, *Statistique archéologique de l'arrondissement de Vannes*, 1862. — Id. *Répertoire archéologique du département du Morbihan*, 1863. Ces deux ouvrages sont très incomplets, et l'auteur ne s'aperçoit guère de l'importance des monuments qu'il décrit très sommairement.

2. *Johannes Danielo archidiaconus ecclesiæ venetensis et decanus fecit*, 1532.

3. Alexandre Farnese.

nom, était parfaitement Breton[1], appelé chaque année à passer de longs mois à la cour pontificale où il remplissait d'assez hautes fonctions[2], avait ressenti si profondément la beauté de l'architecture mise en œuvre par Bramante et San-Gallo qu'il s'était efforcé, autant que possible, de la transporter dans sa lointaine province. Pour cela, comme on serait porté à le croire, il n'y eut de sa part aucune nécessité de recourir à autrui. Lui-même dressa le plan des constructions qu'il projetait, et c'est directement sous ses ordres que les travaux furent exécutés par des maçons de Vannes et des environs. A défaut de toute autre preuve tirée de l'observation de chacun des deux monuments, le mot *fecit* de l'inscription de Péaule suffirait au besoin à nous renseigner sur ce point.

Et maintenant, reportons-nous en esprit à l'époque où se passaient les choses dont nous venons de parler. Le voyage de Rome en Bretagne demandait alors trois semaines environ; cependant Jean Danielo l'effectue chaque année. Il profite des quelques mois de liberté qui lui sont laissés à l'automne pour donner corps à ses fantaisies d'architecte. Aussitôt arrivé, la besogne est tracée aux ouvriers retenus d'avance et ceux-ci ont d'autant plus besoin d'être surveillés que tout ce qu'on leur demande est pour eux entièrement nouveau. Ainsi que nous l'avons dit, c'est d'abord à se construire une demeure suivant ses goûts que notre prélat occupe ses premières vacances. Il veut retrouver à Péaule quelque chose du palais où il travaille à Rome. Des emprunts sont donc faits discrètement au chef-d'œuvre de Bramante, qui était alors achevé depuis une vingtaine d'années tout au plus. Cela n'empêche pas, du reste, quelques retours vers l'antiquité et, si nous ne nous trompons, Jean Danielo songeait au Panthéon lorsqu'il fit bâtir le grand colombier dont la coupole ouverte au centre ne semble pas avoir jamais été surmontée d'un lanternon. Quant à la série de bassins qui se développent tout à côté, dans une prairie, et où la tradition veut que fussent conservées différentes espèces de poissons, nous ne lui connaissons pas de modèle. Mais pareille conception rentre bien dans le goût des grandes villas romaines et il serait fort étonnant que nous eussions cette fois

1. En 1448, nous trouvons un Danielo, seigneur de Kerorial, paroisse de Surzur, près Vannes.

2. Les abréviateurs du parc majeur ou du grand parquet, comme on dirait en France, forment un collège distinct dans la haute prélature romaine. Leurs fonctions consistent à rédiger la minute des bulles apostoliques, qu'ils *abrègent* au moyen d'abréviations déterminées, puis qu'ils revisent quand elles ont été transcrites sur parchemin et qu'ils signent lorsqu'ils les ont trouvées conformes au style de la chancellerie, *juxta stylum curiæ*. Ils sont installés au palais de la chancellerie dans une grande et belle salle peinte à fresque, où ils occupent, à une des extrémités, une enceinte ou parc, clôturée par une balustrade pleine à hauteur d'appui. C'est là qu'ils travaillent en costume prélatice, c'est-à-dire avec la soutane et la ceinture violettes, le rochet blanc et le manteau violet. Il y avait autrefois, également, des abréviateurs du parc mineur. Tous ces renseignements sur les fonctions remplies à Rome par Jean Danielo ne sont pas inutiles, croyons-nous, car les mots *litterarum apostolicarum de majori parco abreviator*, de l'inscription de Vannes, n'avaient pas encore été expliqués jusqu'ici.

une œuvre purement originale, au lieu d'une imitation plus ou moins fidèle.

En même temps qu'il bâtissait à Péaule une retraite pour ses vieux jours, Jean Danielo songeait à se préparer un tombeau dans la cathédrale de Vannes, qui le comptait depuis longtemps parmi ses chanoines. Car la chapelle du Saint-Sacrement n'est pas autre chose, en réalité, qu'un monument funéraire[1]. Très probablement même, sa forme circulaire est due à cette destination parfaitement certaine et l'on peut soupçonner qu'en l'adoptant, notre admirateur passionné de l'art d'outre-monts avait en vue quelque grand tombeau de la *Via Appia*, celui de Cécilia Metella, par exemple. Pareille idée n'est nullement en contradiction avec celle d'un sanctuaire élevé « en l'honneur et à la gloire du corps sacré de Jésus-Christ ». En même temps que Jean Danielo poursuivait le but qu'il désirait atteindre, rien ne l'empêchait de satisfaire l'objet particulier de sa dévotion.

Mais, si le plan est inspiré d'un monument de l'antiquité, toute l'ornementation a bien sa source dans la récente construction de San-Gallo[2]. C'est au palais Farnèse que songeait l'architecte improvisé dont nous étudions curieusement les œuvres. Sa préoccupation est visible; aussi, nous le répétons, est-il difficile de s'expliquer que personne ne s'en soit aperçu jusqu'à ce jour[3].

IV

A propos de Ploërmel nous avons parlé de la résistance du clergé paroissial à toute innovation trop significative. C'est à peine si, à l'extérieur, il permettait de rompre tant soit peu avec la tradition, de glisser çà et là quelques ornements en désaccord avec la décoration générale. Cependant la règle précédente ne laisse pas d'offrir tout au moins une exception. Lorsqu'à la suite du désastre de 1535[4] on se trouva dans la nécessité de rebâtir une grande

1. C'est, en effet, dans la chapelle en question que fut enterré Jean Danielo. Son épitaphe, qui existe encore, place sa mort au 10 juin 1540.

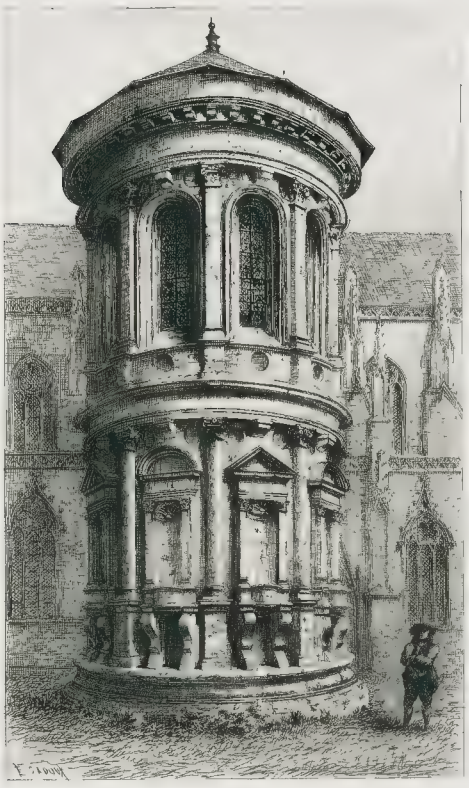
2. A l'exception de la corniche toutefois.

3. La chapelle du Saint-Sacrement était surmontée d'une balustrade à fuseaux et d'un dôme qui ont disparu en 1829.

4. Sur la tour sud se lit l'inscription suivante, en lettres gothiques :

La vigile S. Andre vers le soir
Lan mil cinq centz trente et cinq
La grãde ame pitouse a voir
Fut de ceste tour qui a terre vint
Au none dit le cinquiesme iour
Lan mil cinq centz trente six
La premiere pierre sans seiour
Solidement fut assis

partie de l'église Notre-Dame, à Guingamp, aucun style particulier ne fut



CHAPELLE DU SAINT-SACREMENT, A VANNES.

imposé à l'architecte, qui put à son gré chercher des combinaisons en rapport avec l'état de l'art à cette époque. Aussi voyons-nous, du côté du midi, la Renais-

sance déployer ses caprices, non seulement à la façade, mais encore dans toute la partie méridionale de la nef. Nulle part il n'y a plus de pilastres sur lesquels alternent disques et losanges; les consoles, les candélabres, les colonnettes fuselées sont répandus à profusion. Ces éléments se rencontrent seuls dans l'élégant triforium à deux étages qui constitue une des curiosités du monument. Entre l'art nouveau et l'art ancien la scission ne saurait donc être plus complète, bien qu'il ait fallu tenir compte des nécessités imposées par une reconstruction partielle n'embrassant qu'une moitié longitudinale de la nef. Les colonnes elles-mêmes accusent une autre manière de comprendre et d'exécuter. Au lieu de s'élancer directement jusqu'à la naissance des arcs, elles se creusent en une foule de niches qui donnent asile à de plantureuses vertus[1].

Quelque empressement que l'on ait mis à commencer les travaux, ils marchaient lentement, car, trente-cinq ans après la pose de la première pierre, on n'en était encore qu'au niveau du second étage, du côté du midi[2]. A proprement parler, le désastre dont il a été question ne fut entièrement réparé qu'en 1581. C'est ce qui explique la succession de quatre architectes durant un long espace de temps. Jean Moal, qui dressa les plans et donna la première impulsion à tout l'ouvrage, céda bientôt la place à Gilles Le Nouezec. Puis se montrent à leur tour, sans que dans la construction on s'aperçoive du changement opéré, Jean Le Cozic et Yves Auffret[3]. Le fait, du reste, est assez rare pour être signalé avec soin. Peut-être les trois derniers maîtres, en agissant comme ils l'ont fait, obéissaient-ils à un sentiment de respect envers celui dont ils avaient reçu les leçons. Car à Notre-Dame de Guingamp, ainsi qu'à Saint-Eustache de Paris, nous ne sommes pas en présence d'un monument élevé par une seule et même famille[4].

Où Jean Moal avait-il étudié les principes de la nouvelle architecture ? Les documents ne le disent pas; et, en leur absence, il paraît assez difficile de débrouiller la vérité sur ce point. Car, nous ne saurions trop le répéter, dans le monument qui nous occupe, la part de l'invention est très grande. Sans revenir sur le triforium, qui n'a son semblable nulle part, quelle piquante originalité n'offre pas le portail, avec sa dernière archivolte qui se relève pour encadrer une

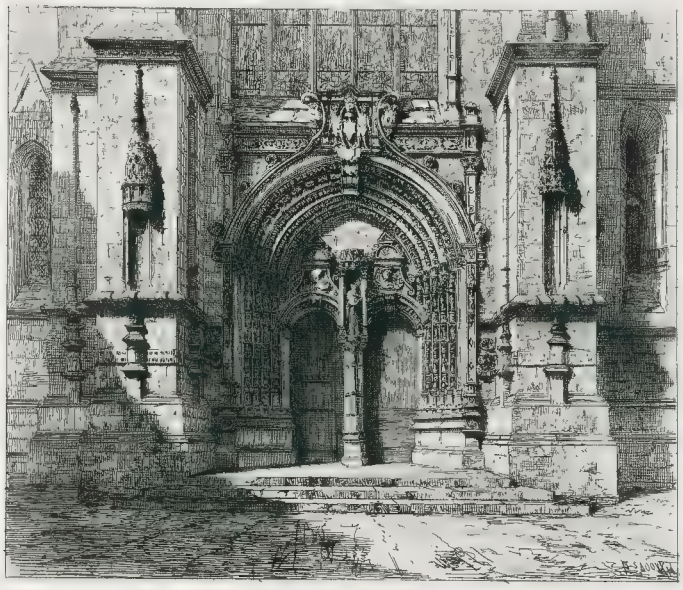
1. Il est à remarquer que la Force et la Prudence sont représentées sous des traits masculins. La première ressemble à une sorte d'Hercule, une massue dans la main, et le pied droit appuyé sur une tête de lion. Quant à la seconde, elle est figurée par un homme barbu portant une horloge et un bâton.

2. Nous avons relevé la date de 1572 au-dessus d'une fenêtre, tout près de la tour.

3. *La Bretagne contemporaine* (Côtes-du-Nord). In-folio, 1865, p. 51.

4. Voir notre deuxième volume, p. 132.

sorte de cartouche destiné à recevoir des armoiries avec leurs tenants? Puis, sur les côtés, comment n'être pas frappé par ces deux figures à mi-corps qui semblent, dans l'esprit de celui qui les a conçues, appelées à jouer un rôle important? Et, de fait, l'une d'elles tient l'extrémité d'une banderole telle-



PORTE OCCIDENTALE DE L'EGLISE DE GUINGAMP.

ment longue qu'elle épouse presque en leur entier les trois côtés du contre-fort de droite. C'est là, pour ainsi dire, un livre ouvert sur lequel on peut lire l'histoire des événements que nous avons racontés, la chute du clocher et sa reconstruction.

Pareille idée devait naturellement faire fortune. Aussi ne sommes-nous

pas étonné de la voir adoptée, peu de temps après, par Yves Croazec, architecte de la tour Saint-Mathieu, à Morlaix[1]. Seulement, au lieu d'être tracée en lettres gothiques, comme à Guingamp, c'est en magnifiques caractères romains hauts de quinze centimètres que se présente l'inscription suivante : LAN MIL CINQ CENTZ QVARANTE HOVICT LE DIXIESME IOVR DE IVLLET FVT COMMĒCE CESTE TOVR EN LHONEVR DE DIEV DE NOSTRE DAME ET DE MONSEIGNEVR SAINCT MAHE[2]. Ce changement, du reste, a eu pour conséquence de développer considérablement un genre de décoration fait, en apparence, pour occuper une place plus restreinte. La longue banderole se déroule tout autour du clocher, qu'elle enserre dans une élégante ceinture. De la sorte, l'espace vide entre les deux fortes moulures de la base se trouve rempli quelque peu, et l'œil aime à se reposer sur un ornement d'un grand caractère, qui joint à ses autres avantages celui de contribuer à notre instruction.

Yves Croazec, on le voit, était un artiste d'un véritable talent, et si la mort ne fût venue l'enlever au milieu de ses travaux, nul doute que la Bretagne n'eût possédé dans la tour de Morlaix un remarquable monument. Mais, en l'état actuel, il n'y a pas lieu d'admirer une lourde masse de granit qui, à quelques pieds seulement au-dessus du sol, rompant avec les traditions d'un goût épuré, commence l'étalage des ornements les plus bizarres[3]. C'est ainsi, par exemple, que des niches trop peu profondes présentent pour couronnement deux portions d'arc formant une pointe renversée. Puis nous voyons des lignes qui régulièrement ne sauraient être que droites, comme celles de la base d'un fronton, se creuser en angle obtus ou suivre une courbe tourmentée. Tout cela est l'œuvre de Guillaume Crehif, appelé malheureusement à succéder au premier architecte[4]. Et nous ne parlons pas des parties supérieures plus répréhensibles encore, qui ne furent terminées que de 1580 à 1582 par Michel Le Borgne et Augustin Pen[5].

A Morlaix, la banderole dont nous avons parlé conserve encore une certaine souplesse apparente; elle ondule autour du monument, d'où il semble qu'on pourrait la détacher au besoin. Mais à Bulat, sur la route de Guingamp à Carhaix, bien qu'à une date de très peu d'années postérieure, la signification première est déjà oubliée. C'est une véritable frise que l'on met sous nos yeux, et les

1. *Archives du Finistère.* Comptes de la fabrique Saint-Mathieu.

2. Nom vulgaire de saint Mathieu.

3. Des pilastres destinés, évidemment, à supporter quelque chose, mais qui ne remplissent plus aucun office, indiquent, entre les contreforts de l'ouest, le point d'arrêt de la première construction.

4. *Archives du Finistère.* Comptes, etc.

5. *Id.*

personnages à mi-corps placés aux deux extrémités ne remplissent plus aucun rôle sérieux. Sans eux, l'inscription à surface parfaitement lisse qui enserre la sacristie eût facilement pu se soutenir, grâce aux deux fortes moulures entre

CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-MATHIEU, A MORLAIX.

lesquelles elle est prise. L'effet décoratif recherché par Jean Moal et Yves Croazec se trouve en grande partie perdu; et, pour avoir voulu mieux faire, on n'est parvenu, en définitive, qu'à alourdir singulièrement la construction.

Quoi qu'il en soit, voici ce que nous avons pu lire, après avoir préalablement arraché la mousse dont le creux des lettres était presque partout rempli:

LE : 3[E] : IOVR : DAOVST : LAN : 1552 : FVT : COMMANCE : CESTE SEGRETERIE[1] : PAR : FOVQVET : IEHANOV : MESTRE : DE : LEVRE. Cette inscription est d'autant plus importante qu'elle jette un jour assez curieux sur le point particulier auquel nous venons de consacrer quelques pages. En effet, aux deux côtés de la porte ouverte à la base du clocher de la même église de Bulat, se montrent des personnages à mi-corps, tenant en main une pancarte qui laisse deviner plutôt qu'elle ne donne clairement, tant les lettres sont rongées par la pluie, le renseignement suivant : *En lan 1530 29[e] iour de febvrier fut commẽce ceste tour par F. Iehanou, mestre de levre.* D'où il s'ensuit qu'un genre d'ornementation appelé à quelque succès a reçu le coup de grâce près du lieu où il était né. Car Jean Moal s'est évidemment inspiré de la première œuvre de Fouquet Jehanou[2], comme celui-ci, après les différentes évolutions de son invention, pour ne pas paraître imitateur, a cru devoir manquer de logique et entrer dans la voie que nous savons.

La sacristie de Bulat donne sur le cimetière; aussi, au droit de chaque contrefort, en arrière de l'épais et long bandeau qui porte l'inscription, se montre comme au balcon soit un squelette grimaçant, soit un singe jouant avec des ossements humains. L'exécution de toutes ces sculptures est pleine de verve et difficilement, avec du granit, il eût été possible d'arriver à un meilleur résultat. De même admirons-nous beaucoup les petits personnages accroupis au-dessus de la double fenêtre du premier étage. Avec les sauvages servant de tenants à des armoiries mutilées et quelques figures au pignon[3], ils constituent une ornementation aussi sobre qu'élégante, parfaitement en rapport avec la construction, qui rappelle bien plus le temps de François I[er] que celui de Henri II. Très probablement, Fouquet Iehanou ne suivait que de loin les progrès de l'architecture, et c'est ce qui explique, en 1552, l'emploi de colonnettes à disques et losanges, en même temps que la conservation de crosses végétales sur les rampants du toit. La sacristie de Bulat se distingue surtout par la beauté des lignes et la pureté des profils, qui sont étudiés là, peut-être, avec plus de soin que nulle part ailleurs en Bretagne[4].

1. On disait autrefois *Segretain* pour sacristain.

2. Le portail de Guingamp présente une grande ressemblance avec celui de Bulat, de sorte que les emprunts se sont étendus bien au delà de ce que nous avons indiqué.

3. On a voulu voir dans deux bustes, à la partie inférieure, le seigneur de Kerveno et sa femme. Mais cette opinion est insoutenable, tant en raison de la place occupée par les personnages que du costume qu'ils portent.

4. Dans le Finistère et une partie des Côtes-du-Nord, les sacristies, comme à Bulat, prennent souvent des proportions monumentales. Telles sont, par exemple, celles de Pleyben, de Bodilis, de Guimiliau, etc. Mais nous n'avons pas à étudier ces constructions, qui datent pour la plupart de la seconde moitié du XVII[e] siècle, voire même des premières années du XVIII[e].

Si nous consultons les Capitulaires, nous voyons qu'il est recommandé d'instruire le peuple à se montrer généreux envers l'Église[1]. L'habitude était même prise, au moyen âge, de répéter ses offrandes chaque dimanche et, dans ce but, le clergé avait soin de disposer une table hors du sanctuaire. Seulement en bien peu d'endroits, croyons-nous, on est allé aussi loin qu'à Bulat,

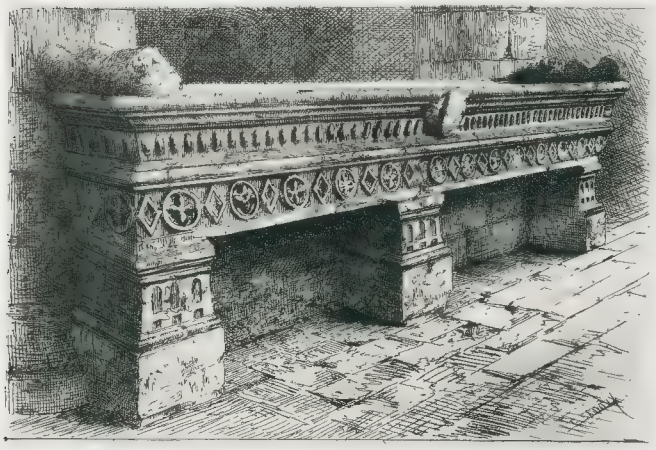


TABLE D'OFFRANDES DE L'ÉGLISE DE BULAT

où un meuble généralement peu important a pris un caractère tellement monumental qu'il occupe la longueur d'une travée. C'est ce qu'on peut voir par le dessin de M. Sadoux, fidèlement exécuté sur place. La matière employée est naturellement le granit, qui a fourni un bloc de $4^{m},10$ de longueur, $0^{m},55$ de hauteur et $0^{m},65$ d'épaisseur. Avec les pieds, cette table d'un nouveau genre s'élève à $1^{m},23$ au-dessus du sol. L'ornementation rappelle les dernières années du XVI^e^ siècle, et de fait on peut lire, sur la face postérieure, la date de 1583

1. *Capitularia regum Francorum*, t. I^er^, p. 855. — Cf. *Traité des oblations, ou défenses du droit imprescriptible des curés sur les oblations des fidèles*, par Guy Drappier, prestre, curé de Saint-Sauveur de Beauvais. Petit in-8°, Paris, MDCLXXXV.

à côté du nom de J. Le Mouin, qualifié de « maistre ouvrier[1] ». Toutes ces indications sont d'autant plus précieuses à recueillir que nous nous trouvons en présence d'une pièce unique. Aussi y a-t-il lieu de s'étonner que la *table à offrandes* de Bulat n'ait pas été signalée jusqu'ici. C'est à croire vraiment que plus les objets sont intéressants, et moins ils attirent l'attention[2].

V

Au XVI[e] siècle, le château de Vitré appartenait à la famille de Laval[3], qui y fit faire d'importantes réparations. C'est même au comte Guy XVI, mort en 1531, qu'il faut attribuer la construction de la charmante absidiole portée sur une base en encorbellement, à l'extrémité d'un bâtiment sans caractère, dont on a voulu retarder la date jusqu'à l'introduction du protestantisme dans la contrée. Mais, en dehors de toute autre considération, le style employé proteste hautement contre une pareille assertion. Sous Charles IX[4], on n'eût jamais atteint autant de légèreté, tout en ne laissant aucune place qui ne fût couverte d'ornements. Partout ce ne sont qu'arabesques, rinceaux, figurines et écussons. Chacune des cinq faces du petit monument est percée d'une ouverture cintrée comprise entre d'élégants pilastres. Puis, comme couronnement, un dôme imbriqué surmonté d'un lanternon.

Du reste, le seul argument que l'on mette en avant pour soutenir une thèse impossible mérite à peine d'être discuté. La devise : POST : TENEBRAS : SPERO : LVCEM, qui tourne autour de la base où elle est gravée en relief, n'a rien de commun avec la Réforme[5] ; c'est un emprunt fait au *livre de Job*, destiné à rendre plus claire l'intention du sculpteur, dont le ciseau a figuré un globe

1. La table de Bulat se compose, à proprement parler, de deux blocs parallèles, mais d'épaisseur inégale, séparés par un espace vide de 0[m],28. C'est sur le second morceau de granit que se trouve gravée l'inscription suivante : LAN : 1583 : FVT : FAITE : CESTE : TABLE : P : I : LE : MOVIN : ME : OVRIER.

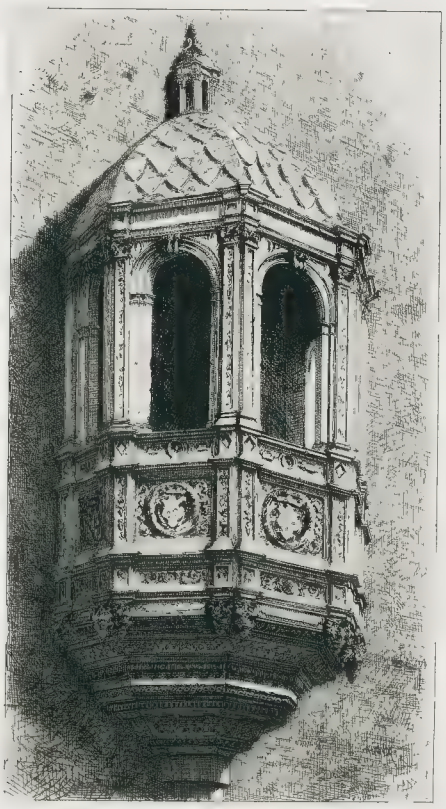
2. Vers le milieu de la table on voit la trace d'un écusson qui aurait pu donner des renseignements sur le seigneur de Bulat à cette époque. Les deux extrémités se terminent par une sorte de bourrelet formé d'une tête humaine entre quatre consoles relevées et opposées deux à deux.

3. Laval-Montfort, depuis l'année 1412. Cette famille s'éteignit avec Guy XVII, en 1547.

4. La Réforme fut introduite à Vitré en 1558 ou 1559. Par conséquent, dans l'hypothèse indiquée, nous aurions affaire à une construction qui ne serait pas antérieure aux premières années de Charles IX.

5. Bien avant le XVI[e] siècle, la ville de Genève portait la devise en question, qu'elle changea, à l'arrivée de Calvin, en celle de *Post tenebras lux*.

terrestre opérant sa révolution vers l'Orient. Après cela, est-il besoin de dire



ABSIDIOLE DE LA CHAPELLE DU CHATEAU, A VITRÉ.

que cette petite absidiole n'a aucun point de ressemblance avec une chaire à prêcher. Un orateur, fût-il même assez peu véhément, eût difficilement pu se

mouvoir dans l'étroit espace laissé par les divisions que nous avons indiquées ? Pour justifier une première méprise, on a été entraîné à supposer une destination qu'en tout état de cause le monument était loin d'autoriser[1].

Quant aux trois lettres entrelacées G. L. N., dont on fait l'application à Guyonne, comtesse de Laval et de Nesle, la grande protectrice des Réformés, elles n'ont jamais existé, semble-t-il, que dans l'imagination d'un chroniqueur fantaisiste. Nous les avons, pour notre part, vainement cherchées, sans pouvoir les trouver. Du reste, leur présence serait en contradiction avec les armoiries sculptées sur chacun des pans coupés et qui rappellent les mariages contractés successivement par Guy XVI, en 1517 et 1526[2]. C'est donc entre cette dernière date et celle de la mort du comte que l'absidiole en question fut ajoutée à la chapelle du château. Or, comme il s'agit d'une période de cinq années environ, on voit à quel résultat satisfaisant conduit, pour ainsi dire, tout naturellement, un élément d'informations trop négligé jusqu'ici.

Resterait à examiner sous quelle influence la Renaissance a fait son entrée à Vitré. On a parlé, nous ne l'ignorons pas, d'artistes italiens, venus à la suite de Charlotte d'Aragon[3], qui auraient séjourné quelque temps dans le pays. Mais c'est trop oublier, vraiment, à quelle époque la jeune princesse arriva en Bretagne. De 1500 à 1526 il y a un intervalle de plus d'un quart de siècle, et l'on ne s'expliquerait guère que, durant tout ce temps, des hommes chargés de préparer la voie à une grande révolution artistique fussent demeurés inactifs. Car l'absidiole qui nous occupe n'a été précédée par aucun autre monument dans le même style. Bien plus probablement, les artistes employés par Guy XVI lui avaient été envoyés par son beau-père, Jean de Daillon, qui faisait alors reconstruire son château du Lude[4]. La manière dont les pilastres sont traités des deux parts est, en effet, absolument semblable, et nous ne voyons pas trop la nécessité d'aller chercher à Naples[5] ce que l'on trouve à quelques lieues de soi[6].

Au XVI^e^ siècle, la cathédrale de Rennes menaçait ruine et nous possédons le contrat passé, en 1527, avec un architecte nommé Thomas Pihourt pour la

1. Mérimée, qui se moque de la « chaire à prêcher » (*Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*, p. 86), n'en accepte pas moins la seconde moitié du XVI^e^ siècle comme date de construction. Bien plus, il suppose que les La Trémoille étaient alors seigneurs de Vitré, ce qui est une erreur historique ajoutée à une erreur archéologique. Le changement de famille n'eut lieu qu'en 1605.

2. Le premier avec Anne de Montmorency et le second avec Antoinette de Daillon.

3. Autre femme de Guy XVI et la première en date. Sa mort est fixée au 6 octobre 1505.

4. Arrondissement de la Flèche, dans le département de la Sarthe.

5. Charlotte d'Aragon était fille du roi de Naples Frédéric III.

6. Mérimée, qui ne connaissait peut-être pas le Lude, car ses *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France* n'en font nulle mention, a été frappé comme nous du caractère français de l'absidiole de Vitré. Voir p. 85.

restauration du chœur[1]. Mais les travaux étaient à peine achevés de ce côté qu'il fallait songer à reconstruire la façade, en partie écroulée durant la nuit de Noël de l'an 1539. Suivant une inscription, on s'occupa activement de réparer le désastre, car c'est au mois de septembre 1541 que « furent jetés les fondements des deux tours[2] ». On s'en aperçoit bien, du reste, quand on examine, entre

CHAPELLE DE KERFONS.

les lourdes colonnes doriques du rez-de-chaussée, qui sont une addition de Louis XIV, soit les portes plein cintre à archivoltes multipliées, ouvertes dans l'axe des basses nefs, soit les niches à lanternons primitivement faites pour être plus dégagées. Vincent Rabault et Robert Jarde, que les registres capitulaires qualifient de « maîtres de l'œuvre pour la reconstruction de la tour », entendant par là tout l'ensemble de la façade[3], s'ils eussent pu mener à bonne fin l'œuvre

1. *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes*, t. II, p. 220.
2. IACTA FVERVNT MOLIS HVIVS FVNDAMENTA SEPTEMBRIS XV ANNO CHRISTI, 1541.
3. *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes*, t. II, p. 131.

commencée, ne nous apparaîtraient peut-être pas comme des hommes d'un grand talent; mais très certainement l'œil serait plus satisfait que de l'arrangement imaginé par les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles[1]. En second lieu, il est difficile de ne pas remarquer dans quel état d'avancement se trouve, pour la date indiquée, le style de cette construction sitôt interrompue. On se croirait sous le règne de Henri II et, si nous ne nous trompons, la mort d'Yves Mayeuc, évêque de Rennes et le grand promoteur de l'œuvre, survenue deux jours après la pose de la première pierre[2], a sans doute retardé de quelques années le commencement un peu sérieux des travaux. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que le nouveau titulaire du siège de Saint-Melaine, Claude Dodieu, très occupé des débats du concile de Trente, auprès duquel il était accrédité, eut peu de temps pour s'occuper de sa cathédrale.

Un dernier monument rentre encore dans la catégorie de ceux que nous étudions. C'est une chapelle isolée, connue sous le nom de Kerfaouès ou Kerfons, qui se voit aux environs de Lannion[3]. Tout l'édifice n'appartient pas au XVI^e^ siècle, mais simplement le transept, dont un des contreforts, à l'angle sud-ouest, porte la date de 1559. Du reste, cette partie de la construction, qui donne à l'ensemble la forme d'un tau ou d'une croix potencée, est de beaucoup la plus importante. A elle seule elle couvre presque une superficie double de la nef, sans compter que ses lambris s'élèvent à un niveau bien supérieur.

Mais là n'est pas cependant l'intérêt du monument qui nous occupe; il se fait remarquer surtout par la franchise avec laquelle les nouveaux principes sont adoptés. L'arc en tiers-point, qui a persisté si longtemps dans les fenêtres, que l'on retrouve à la même date dans les édifices les plus célèbres, comme à la Ferté-Bernard, par exemple, est ici remplacé par un plein cintre. Bien plus, chaque division intérieure affecte de se terminer par une courbe analogue qui repose sur une sorte de frise ajourée. Mais où apparaît surtout la tendance à

1. Le quatrième étage est la répétition du troisième et le cinquième du second, de sorte que nous avons de deux façons la superposition des ordres classiques, suivant les règles d'abord, puis en sens inverse de ces dernières.

2. Yves Mayeuc fut enterré, le 20 septembre 1541, dans sa cathédrale, où on lui érigea un tombeau en style de la Renaissance, ainsi qu'il résulte du passage suivant de l'inventaire dressé en 1756, peu de jours avant la démolition du vieil édifice : « Nous avons trouvé une arcade dans le mur, sous le grand vitrail du bras de la croix de l'église, vers midy, construite en Taillebourg de sept pieds de large sur même hauteur, de dedans en dedans, les piédroits, pilastres et contours de cette arcade ornés de trophées de la Passion, sculptés, peints et dorés; dans laquelle arcade est un tombeau en maçonnerie de quatre pieds de hauteur, recouvert par une pierre de grain de sept pieds de longueur sur deux pieds et demi de largeur, avec moulures dans le devant et aux extrémitez, le devant de ce tombeau en pierre de Taillebourg sculpté et peint de même que le contour de ladite arcade; au milieu est sculpté un écusson portant *d'argent à trois hermines de sable, deux et une, au chef cousu d'or, chargé de trois couronnes d'epines de sinople,* ou au naturel; ledit écu surmonté d'une crosse et d'une mytre d'évêque. » Léon Palustre, *l'Ancienne cathédrale de Rennes, son état au milieu du* XVIII^e^ *siècle, d'après des documents inédits.* Paris, Champion, 1884, p. 204.

3. Commun de Ploubezre, sur la rive gauche du Guer, entre Coatfrec et Kergrist.

une sévère imitation de l'antiquité, c'est dans l'édicule qui, au sommet du pignon, tient la place d'une croix ou d'un fleuron. Ses quatre faces, absolument semblables lorsqu'on les voit isolément, donnent l'idée d'un petit temple distyle, dont le portique sert à abriter une colossale figure engainée.

N'oublions pas également, du côté de l'ouest, une porte cintrée, flanquée de deux colonnes sur lesquelles repose un entablement complet surmonté d'un fronton triangulaire. Dans toutes les parties la recherche est évidente, et il suffit de considérer principalement les faces de l'architrave et les moulures de la corniche. Le « maistre de l'œuvre », on n'en saurait douter, avait étudié de bons modèles, et c'est pour nous un vif regret de ne pouvoir fournir sur lui quelques indications. Entre la chapelle de Kerfons et les monuments déjà étudiés à Morlaix, à Guingamp et à Bulat, il n'y a aucune ressemblance : d'où nous sommes assez porté à conclure qu'il était étranger au pays, bien que Breton assurément. Peut-être venait-il de Rennes, où l'on travaillait, à peu près dans le même temps, à la façade de la cathédrale. Certains détails rappellent la manière de Vincent Rabault et de Robert Jarde[1], et s'il n'y a pas copie, à proprement parler, l'imitation est au moins parfaitement claire et manifeste.

VI

La Bretagne est le pays des clochers. De quelque côté que l'on se tourne en certaines parties de la province, comme dans la région située principalement entre la montagne d'Arrée et la mer, sur les hauteurs, dans les vallées, entre les arbres, l'œil surpris aperçoit des tours élancées, tantôt terminées par des flèches dentelées, tantôt couronnées d'un dôme cantonné de clochetons et surmonté d'un lanternon[2]. Aucun de ces monuments n'est antérieur au XIV^e^ siècle et le plus grand nombre même ne remonte pas au delà du XVII^e^. Si nous ne

1. Rapprocher principalement la niche qui se voit sur le contrefort de l'angle sud-ouest, de celles placées aux deux côtés des petits portails de Rennes. La composition est absolument la même.

2. Ils avancent encore, et voici que Léon
Déroule devant eux un immense horizon.
Que d'ermitages saints, de tombeaux, de chapelles,
De clochers merveilleux découpés en dentelles!
Brizeux, *les Bretons*, ch. II

nous trompons, l'exemple est parti de Saint-Pol de Léon et c'est le désir d'imiter le magnifique clocher de Creizker[1] qui a été cause du grand mouvement auquel la Cornouaille n'a pas seule participé. On voulait sinon copier exactement une œuvre qui excitait l'admiration générale, du moins s'en rapprocher quelque peu. Enfin il est croyable que, frappés du caractère de poésie ajouté au paysage par tous ces clochers se découpant sur le ciel au milieu de la lande immense, les Bretons ont engagé une noble lutte au sujet de cet accessoire de leurs églises. Chaque village a cherché comment il pourrait dépasser ses voisins, et une contrée déjà fort attrayante par elle-même s'est trouvée acquérir de la sorte un nouveau charme de plus

A Saint-Pol de Léon, la flèche ne présente pas une hauteur très considérable par rapport à la tour qui lui sert de base. En outre, ces deux parties principales sont superposées, pour ainsi dire, mais ne se continuent pas directement. Une balustrade faisant saillie au dehors, grâce à un puissant encorbellement, se développe au point de jonction, où elle forme une élégante ceinture. Quant aux clochetons placés aux angles, ils sont complètement détachés de la pyramide et il en est de même, en partie, pour les gâbles qui viennent renforcer les faces droites. Sans être comparable à ce qui se voit à Senlis, à Chartres, à Vendôme, tout cela est habilement combiné, et nous comprenons l'enthousiasme excité par le clocher de Creizker. Aussi, durant trois siècles, les imitations furent-elles nombreuses dans une région assez étendue. On s'appliqua à reproduire les lignes principales, la silhouette, en un mot, car évidemment,

1. Cette merveille de la Bretagne a été célébrée sur tous les tons.

O ville de Léon, ton langage sonore,
Ton langage de miel seul te console encore :
Ou bien tu vas prier sous ton clocher à jour,
Orgueil de tes enfants et du passant l'amour !

Brizeux, les Bretons, ch. xi.

Par une singulière contradiction qui a sans doute pour but de faire paraître plus désintéressés les éloges que l'on donne, le clocher de Creizker n'en est pas moins généralement attribué à un architecte anglais. Mais à ce sujet nous ne pouvons que répéter ce que dit M. Le Men dans sa remarquable *Monographie de la cathédrale de Quimper* (1 vol. in-8°, 1877) : « On sait assez généralement à quelle époque furent construites nos grandes églises du moyen âge et à l'initiative de quels illustres personnages civils ou ecclésiastiques elles sont dues ; mais les chroniques ou les histoires qui nous ont transmis la connaissance de ces faits ont complètement négligé de nous renseigner sur les modestes ouvriers qui travaillaient à les bâtir ou à les orner. Ce n'est qu'à partir du xv^e^ siècle que de rares documents viennent jeter quelque jour sur ce côté, jusque-là bien obscur, de l'histoire de l'art en Bretagne, et, je m'empresse de le dire, les noms des maîtres qui furent chargés de diriger les travaux de nos églises ou de contribuer à leur décoration pendant le xv^e^ et le xvi^e^ siècle sont, sauf de rares exceptions, des noms qui appartiennent incontestablement à la Bretagne C'est seulement au xvii^e^ siècle que l'on voit apparaître dans ce pays des ouvriers étrangers, mais principalement parmi les facteurs d'orgues et les fondeurs, car les travaux de construction restent encore, à cette époque, presque exclusivement dans les mains des ouvriers bretons. On peut donc, jusqu'à preuve du contraire, attribuer à des maîtres originaires du pays où elles ont été élevées la construction de nos églises du moyen âge qui n'ont laissé aucune trace écrite de leur histoire. » P. 264. Ajoutons que M. Le Men a retrouvé les noms des architectes bretons de la cathédrale de Quimper qui, elle aussi, était attribuée aux Anglais.

pour les détails, il fallait bien tenir compte du temps où l'on vivait. Comme exemple du résultat obtenu de la sorte, nous pouvons citer le clocher de

CLOCHER DE LA ROCHE-MAURICE

Landivisiau, qui ne remonte pas, croyons-nous, au delà des dernières années du XVI^e siècle[1]. Évidemment l'architecte qui l'a construit avait toujours présent à l'esprit son modèle, et ce n'est pas sa faute si, les ressources ne répondant pas

1. Une inscription en capitales romaines dit que la tour fut commencée le 14 octobre 1590. Non loin de Landivi-

aux besoins, il a été obligé de donner à la tour une assiette moins large, ce qui fait paraître tout le clocher un peu maigre, vu sa grande hauteur. Puis, tandis que la base est relativement nue et dépourvue d'ornements, la lumière s'accroche sur le couronnement à une foule de détails qui alourdissent bien inutilement la flèche et ses clochetons.

Nous avons dit qu'à Saint-Pol de Léon la flèche n'était pas suffisamment reliée à la tour. Pareil défaut se trouve écarté à Pontcroix, où la transition, au contraire, est habilement ménagée par un étage intermédiaire complètement ajouré. Loin de donner naissance à un retrait, la première balustrade supporte directement une série d'arcades qui forment le plus élégant piédestal à la pyramide. Pour notre part, nous connaissons peu de combinaisons qui satisfassent davantage le regard, tout en étant de la plus sévère logique [1].

D'après cela, il semblerait donc que nous dussions avoir une seconde catégorie de clochers directement inspirés de Pontcroix. Mais il n'en est rien cependant. Le XVI[e] siècle n'a pas voulu imiter le XV[e] [2] et nous possédons seulement une création originale, sinon parfaitement belle, dans la fusion de deux types qui faisaient avec raison l'admiration de tous. Au-dessus d'une tour élevée et légèrement évasée à son sommet, deux étages ajourés, en retraite l'un sur l'autre, reçoivent la flèche, qui est ainsi de plus en plus courte. En voulant mieux faire qu'à Pontcroix, on n'est parvenu qu'à donner une certaine lourdeur à la partie supérieure du clocher, qui s'épanouit en largeur en même temps qu'en hauteur. L'ensemble — qu'on nous permette la comparaison — présente trop souvent l'aspect d'un gros bouquet planté au haut d'un bâton. Enfin, dans le but sans doute de permettre aux fidèles d'entendre plus distinctement les joyeux carillons, les deux étages dont nous avons parlé, au lieu de présenter sur chacune de leurs faces une série d'arcades, sont presque complètement ouverts. Un seul pilier central divise l'immense baie, de forme rectangulaire, et la vue du ciel que l'on aperçoit à travers l'épaisseur du clocher est loin de produire un agréable effet.

Quoi qu'il en soit, cette création, dont on trouve peut-être le type le plus

siau se trouve le village de Lampaul dont le clocher, mutilé par la foudre, est également une des meilleures imitations de celui de Saint-Pol de Léon. Sur l'une de ses faces on lit :

ANNO DN̄I 1573 DIE XIX APRILIS
FVNDATA FVIT HÆC TVRRIS

1. Des clochers disposés suivant les mêmes principes que celui de Pontcroix, mais d'une manière beaucoup moins heureuse, se voient au Folgoat et à Ploaré.

2. La flèche de Pontcroix a été commencée vers 1450.

ancien à la Roche-Maurice, aux environs de Landerneau[1], eut un succès extraordinaire. On ne chercha plus d'autre modèle et chaque nouveau clocher élevé dans

CLOCHER DE BERVEN.

une grande partie de la Bretagne, à partir de la seconde moitié du XVI[e] siècle, est invariablement une répétition de ce que nous venons d'indiquer. L'enthousiasme ne s'est même pas refroidi de nos jours, et nombre d'architectes, soit de

1. La première pierre de l'église de la Roche-Maurice fut, dit-on, posée en 1559.

leur propre mouvement, soit à la demande des intéressés, continuent à marcher dans une voie qui ne les conduira sûrement pas à la gloire.

Il ne faudrait cependant pas blâmer absolument l'idée qui a donné naissance au clocher de la Roche-Maurice. Avec bien peu de changements, il eût été facile d'arriver à produire une œuvre on ne peut plus gracieuse. C'est ce que nous voyons à Berven[1], où, dans les étages en retraite, les vides ne l'emportent plus sur les pleins, où la pyramide, quittant son aspect moyen âge, se transforme en une succession de dômes de la composition la plus heureuse. Certes, à notre avis, un semblable clocher, qui porte la date de 1575, l'emporte de beaucoup sur tous ceux élevés dans le même temps en Bretagne. Outre que la Renaissance s'y trouve franchement accusée, qu'il ne présente aucun de ces mélanges de style trop fréquents partout ailleurs, la silhouette des parties supérieures est excellente, et la substitution dont nous avons parlé n'a nullement nui à l'élancement. Dans le pays un peu dénudé où elle se dresse fièrement, cette tour si bien couronnée produit un effet merveilleux, et l'on comprend que sur sa base l'admiration ait gravé le verset suivant emprunté au *Cantique des cantiques :* QVÆ EST ISTA QVÆ ASCENDIT DE DESERTO, DELICIIS AFFLVENS[2].

Le clocher de Berven, quelque beau qu'il soit, n'a tenté, paraît-il, aucun imitateur[3]. C'est l'effort isolé d'un architecte de talent dont le nom, malheureusement, n'est pas parvenu jusqu'à nous. On a préféré faire une œuvre sans proportions, comme le clocher de Saint-Houardon, à Landerneau[4], qui, sur une tour démesurément étroite, porte, au moyen d'un encorbellement exagéré, une sorte de pavillon à une hauteur considérable. Puis, suivant l'habitude, presque aussitôt après cet essai si peu digne d'éloges, une réaction ne manqua pas de s'opérer. A Pleyben, de même qu'à Saint-Thégonnec, la tour acquiert une importance extraordinaire. A elle seule, elle constitue, pour ainsi dire, tout le clocher qui, sur une large plate-forme, ne reçut plus qu'une coupole sur tambour, cantonnée de quatre clochetons et surmontée d'un lanternon à calotte légèrement ovoïde[5]. Le prodigieux effilement dont nous nous plaignions tout

1. Village du canton de Plouescat.

2. « Qui est celle-ci qui monte du désert remplie de délices? » VIII, 5.

3. Le clocher de Roscoff, le seul qui s'en rapproche un peu, n'est pas tout à fait conçu dans les mêmes données. D'abord les deux étages en retraite, ajourés comme à la Roche-Maurice, n'établissent pas une liaison suffisante entre la tour et la pyramide. Puis cette dernière, composée également d'une succession de dômes, offre des ressauts trop violents.

4. Commencé en 1589.

5. Le clocher de Pleyben est le plus ancien; il a été commencé en 1588. Celui de Saint-Thégonnec, au contraire, ne remonte pas au delà des premières années du XVII[e] siècle.

à l'heure a fait place à une ampleur peu commune et lorsque, à une certaine distance, on aperçoit ces masses énormes qui dominent un vaste ensemble de constructions pittoresques, il est impossible de ne pas remarquer en quel parfait accord elles sont avec leur entourage. Quant à l'auteur de la dernière évolution accomplie en Bretagne dans une section importante de l'architecture religieuse, son nom n'a pas été révélé jusqu'ici. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la même main se fait reconnaître des deux côtés, que les découvertes relatives à l'un ou à l'autre clocher produiront, par conséquent, un double résultat.

VII

Non moins que les clochers dont nous venons de parler, les porches accolés au flanc méridional de la plupart des églises sont un des traits les plus saillants de l'architecture religieuse en Bretagne. On est frappé tout d'abord du soin extrême avec lequel on a orné cette partie de l'édifice. L'accessoire encore une fois passe avant le principal et, pour expliquer pareille infraction aux règles généralement reçues, il faut se rappeler qu'en cet endroit se tenaient jadis les assemblées syndicales à l'*état de commun*, qui dans nos villages précédèrent les mairies, instituées ou rétablies seulement par la Révolution de 1789[1]. A l'issue de la grand'messe les notables de la paroisse prenaient place sur les longs bancs de pierre disposés de chaque côté et pouvaient ainsi s'occuper assez commodément des intérêts qui leur étaient confiés.

En outre, l'importance des porches dont nous parlons devait être une conséquence de l'amoindrissement de la porte occidentale, qui, percée à la base d'un clocher présentant, en dépit de son élévation, une assiette assez peu considérable, ne pouvait atteindre un grand développement. Avant tout il fallait bien songer à la solidité de ce qui faisait l'orgueil de chaque village, trouver la force de résistance nécessitée par une construction à la fois élégante et hardie. Peu

1. Il est également très vraisemblable qu'on a tenu sous les porches des églises les réunions de fabrique qui, d'après les statuts épiscopaux du XIII^e^ siècle, devaient avoir lieu trois fois par an en pleine paroisse, *in plenâ parrochiâ ter in annum*.

importait, du reste, que la façade se trouvât de la sorte quelque peu sacrifiée; les architectes bretons n'avaient pas les mêmes préoccupations que ceux des autres pays.

Durant le moyen âge les porches furent en petit nombre; c'est à peine si on en cite un du XIV^e^ siècle à Guingamp et trois du XV^e^, à Saint-Michel de Quimperlé, à la Martyre et au Folgoat. Sauf en de rares endroits, le besoin de cet appendice ne s'était pas encore fait sentir[1] et bien peu d'agglomérations avaient le droit de délibérer sur leurs intérêts. Mais à partir du moment où la Bretagne devint en quelque sorte terre française, les choses changèrent complètement et, de même que trois cents ans auparavant les libertés communales avaient, dans le nord, contribué largement à l'érection de nos grandes cathédrales, en Bretagne, c'est à l'octroi de certaines franchises que les églises durent, au cours du XVI^e^ siècle, de posséder enfin une riche et magnifique entrée.

Nous n'avons pas à nous occuper des porches bâtis suivant les règles usitées durant le moyen âge; tel est, par exemple, celui de Bulat, bien que sa date ne paraisse pas antérieure à 1520 environ. A proprement parler, la transition entre l'ancien style et le nouveau ne se manifeste pour la première fois qu'à Landivisiau, sous le règne de Henri II. Extérieurement tout est encore presque gothique et l'arc en plein cintre qui sert d'entrée présente des moulures prismatiques en même temps qu'il est surmonté d'une accolade. Mais, à l'intérieur, la gracieuse ornementation de la Renaissance se montre un peu de tous côtés; elle a sa part dans la composition des niches qui, suivant l'habitude, règnent au nombre de douze, le long des parois latérales[2], et c'est presque uniquement sous son inspiration qu'est conçue la décoration des deux baies jumelles ouvertes au fond du porche. Du reste, cette partie de la construction, terminée en 1554, eut un tel succès qu'elle se trouve répétée à Daoulas d'abord, en 1566, puis à Landerneau, un demi-siècle plus tard[3]. Et la chose est d'autant plus extraordinaire que, dans ce dernier endroit, l'émancipation est absolument complète. Colonnes, entablement, niches, fronton, tout affecte la correction classique. D'où la conclusion bien naturelle que si, en un point particulier, il s'est produit une sorte d'immobilité, c'est qu'on se trouvait tout au moins en face d'une tradition de

1. L'église Saint-Michel de Quimperlé est située dans la ville haute, c'est-à-dire dans la partie indépendante de l'abbaye de Sainte-Croix.

2. Le même nombre de niches se trouve partout à l'intérieur des porches bretons; quelquefois elles sont vides, mais le plus souvent elles contiennent les statues des douze apôtres.

3. En 1603.

famille, car nous ne voudrions pas prétendre que le même homme a tout dirigé de ses propres mains[1].

PORCHE DE L'ÉGLISE DE PLOUDIRY.

Quoi qu'il en soit, le principe était posé et partout désormais vont se

1. Une des statues de Landivisiau est signée M. I. Floc'h. Ce nom n'est pas inconnu parmi les artistes bretons et nous trouvons en 1470 un Jehan Floc'h, orfèvre à Morlaix, et en 1654, un Laurent Floc'h, maître brodeur à Quimper. Sans doute toute la sculpture du porche qui comprend, outre les quatre évangélistes et différents saints, plusieurs scènes empruntées aux premiers chapitres de la *Genèse*, avait la même origine.

présenter des dispositions identiques. Car c'est à peine si nous regardons comme des exceptions les deux porches de Pleyben et de Saint-Thégonnec qui occupent la base du clocher. Ne sont-ils pas l'un et l'autre placés du côté méridional et complètement en saillie sur le mur de l'église[1] ? Ils remplissent donc à merveille deux des principales conditions imposées. Toutefois l'attention ne se portera jamais sur eux parce qu'ils manquent de physionomie, qu'ils ne se dégagent pas du reste de la construction, qu'ils ne forment pas un tout parfaitement tranché et pouvant subsister isolément. A peine se souvient-on de les avoir vus, tandis qu'on n'oubliera jamais, pour ne parler que des plus remarquables, ceux de Ploudiry, de Guimiliau et de Bodilis. Ce dernier surtout est imposant par sa masse, par le luxe un peu exubérant de ses détails architectoniques. Achevé en 1601, il porte bien le cachet de son époque, tout en présentant par certains côtés des tendances rétrogrades. Ainsi les rampants du toit sont ornés de courbes enchevêtrées terminées par des feuillages qui rappellent un motif cher au moyen âge. Quelque chose d'à peu près semblable existe également à Landerneau où l'on sent que la Bretagne ne se dégage qu'à regret de ce gothique flamboyant si merveilleusement approprié à son humeur poétique et rêveuse.

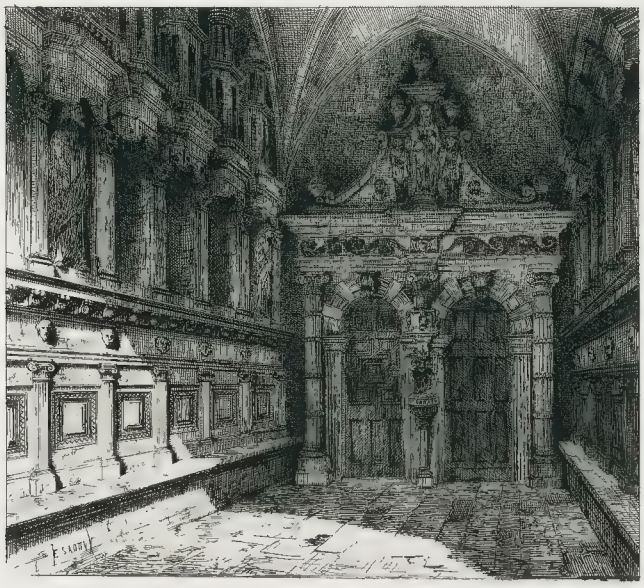
Nous voudrions bien savoir, on le comprend, à quelles mains sont dues ces constructions si remarquables qui atteignent en certains endroits des proportions véritablement colossales. Mais, au lieu de noms d'architectes, on donne ceux, comme à Ploudiry par exemple, de quelques obscurs fabriciens[2]. Les gens qui payent sont partout les mêmes et ils ne songent qu'à se glorifier d'un bien mince mérite, tandis qu'ils laissent systématiquement dans l'ombre les génies puissants appelés à leur venir en aide. Tout ce qu'il est permis de dire à cette heure, c'est qu'un étroit lien de parenté existe entre les nombreux porches de la contrée. La grande baie qui sert d'entrée est uniformément à plein cintre et son archivolte intérieure, finement décorée d'entrelacs, repose toujours sur des colonnes doriques dont le fût cannelé se compose de plusieurs pièces avec ornements saillants, assez analogues aux bagues du moyen âge, pour cacher les « commissures ». La célèbre invention de Philibert de l'Orme[3] a donc eu, de 1570 à 1605,

1. Une statue de saint Jean l'évangéliste à Saint-Thégonnec porte la mention M. DORE MA FAICT 1625. Encore un nom de sculpteur qu'il est bon de retenir.

2. Ils sont au nombre de six : deux sur l'une des archivoltes extérieures, deux sur les contreforts d'angle et deux à l'intérieur du porche. Cette multiplicité de noms et cette différence de places indiquent trois époques de construction. La date de 1665, contrairement à ce qu'ont dit les auteurs de la *Bretagne contemporaine* (Finistère, p. 106), ne s'applique qu'aux murs latéraux ; quant à la façade, bien que non élevée d'un seul jet, elle appartient certainement tout entière à la seconde moitié du XVI^e^ siècle.

3. *Le premier tome de l'Architecture*, 1568, p. 216 v°.

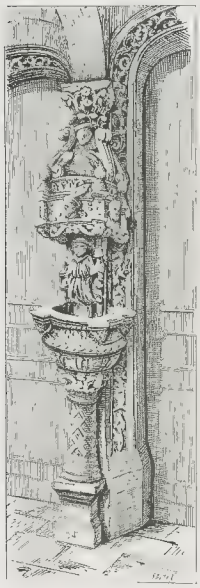
un succès considérable en Bretagne. Adoptée presque aussitôt son apparition par un esprit avide de nouveautés, elle est devenue comme la caractéristique d'un genre tout particulier de construction. Et, chose singulière, cet amour du



INTÉRIEUR DU PORCHE DE GUIMILIAU.

progrès n'empêcha pas de demeurer longtemps fidèle à certaines pratiques des temps les plus anciens. A Ploudiry et à Guimiliau des voussures chargées de statuettes avec dais et pinacles se montrent encore, tandis qu'à Landerneau et à Bodilis nous n'avons que de fines moulures, profilées sans arrêt tout autour de la porte. Par contre, dans les deux premiers endroits,

la décoration intérieure est en avance de plus d'un demi-siècle sur celle des deux derniers[1]. Les baies jumelles qui mettent le porche en communication avec l'église ont leurs claveaux ornés de bossages et présentent un heureux spécimen d'archivoltes rustiques. En outre, au-dessus de l'entablement supporté par trois colonnes ioniques[2], qui sert d'encadrement, se développe un fronton tourmenté, avec enroulements sur les parties inclinées et vases côtelés aux points de repos ménagés à différentes hauteurs. Tout cela, au besoin, pourrait être signé d'un architecte formé à l'école de Serlio.



BÉNITIER DE LANDERNEAU.

Rien ne serait plus facile que d'apporter encore d'autres preuves à l'appui de ce que nous avancions tout à l'heure. Ainsi l'étage peu élevé, en forme d'attique, intercalé entre l'entablement et le fronton, est absolument le même à Ploudiry et à Landerneau[3]. Également les contreforts posés suivant la diagonale ne se détachent pas assez du portail, d'où il s'ensuit que les différences de niveau entre des membres d'architecture faits pour concorder ensemble sont très sensibles et produisent un désagréable effet. Enfin, aussi bien par leurs défauts que par leurs qualités, les intéressantes constructions qui nous occupent accusent une complète identité d'origine. Elles sont l'œuvre d'un esprit qui, tout en étant amoureux des nouveautés, demeure par un côté attaché aux vieilles traditions. Notre architecte inconnu a voyagé, peut-être a-t-il travaillé à Paris sous les ordres de Philibert de l'Orme; mais son goût ne s'est épuré qu'à demi au contact du plus grand génie de l'architecture française. La variété n'est pas son fait et avant tout il vit de réminiscences. C'est ce qui explique des rapprochements peu acceptables, des tendances qui se contrarient, un mélange d'élégance et de lourdeur dont

1. A Ploudiry, le fait n'a rien d'étonnant, puisque nous avons vu que l'on travaillait encore au porche en 1655; mais, à Guimiliau, toute la construction appartient à la même époque.

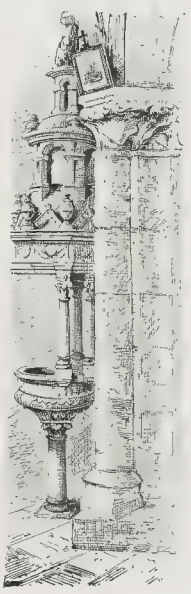
2. Également conçues suivant le principe de Philibert de l'Orme.

3. Le fronton manque à Ploudiry, mais sa place est clairement indiquée.

la différence des matériaux employés ne saurait toujours donner l'explication.

L'étude des porches nous amène à parler des bénitiers qui font très souvent corps avec eux.

En effet, au lieu d'une simple vasque isolée sur un piédestal ou adhérente à la muraille, nous avons un monument complet dont la conception a dû entrer dans le plan de l'architecte, puisqu'il s'est graduellement accusé à mesure que s'élevait le trumeau placé à la séparation des deux portes de l'église [1]. En réalité, les parties constitutives du bénitier ne tiennent qu'un rang secondaire dans la composition. Le dais proéminent et richement orné qui sert à abriter l'eau lustrale a une bien plus grande importance que la vasque dans laquelle elle est contenue. Puis, en arrière, comme pour indiquer aux fidèles ce qu'ils ont à faire avant de franchir le seuil du temple, est figuré un ange à genoux, armé dans chaque main d'un goupillon.



BÉNITIER DE LA MARTYRE.

Les mêmes traits caractéristiques se retrouvent parfois à l'intérieur des églises. C'est ainsi, par exemple, qu'à la Martyre un charmant bénitier, daté de 1601, adosse à l'un des piliers de la nef, grâce à l'interposition de quatre colonnettes, un dais surmonté d'un lanternon à deux étages. Une statue de saint Michel domine le tout et nous retrouvons encore là une représentation de l'ange aux goupillons figuré sous les porches de Landerneau, Guimiliau et autres lieux.

VIII

Lorsqu'on réfléchit aux idées qui devaient dominer dans un siècle de foi, il n'y a pas lieu de s'étonner que les cimetières aient été si longtemps établis

1. Le bénitier se trouve ainsi placé à l'extérieur, comme dans certaines églises de Savoie.

autour des églises. Tous ceux dont les titres n'étaient pas suffisants pour occuper une place jusque dans le sanctuaire voulaient au moins venir reposer près des murs sacrés qui avaient été témoins des plus grands actes de leur existence. Et quand, au bout d'un certain nombre d'années, l'espace faisant défaut, il fallait déposséder les ancêtres en faveur de leurs descendants, au lieu d'enfouir pêle-mêle en un endroit écarté cette multitude d'ossements non consumés, on les recueillait pieusement dans un édifice plus ou moins élégant connu en Bretagne sous le nom touchant de *reliquaire*[1]. Nul ne pouvait s'imaginer, en effet, que les fidèles auxquels avaient appartenu les débris ainsi retrouvés ne fussent pas en jouissance de la gloire céleste et, à ce titre, les honneurs que l'on rendait n'avaient rien d'exagéré[2].

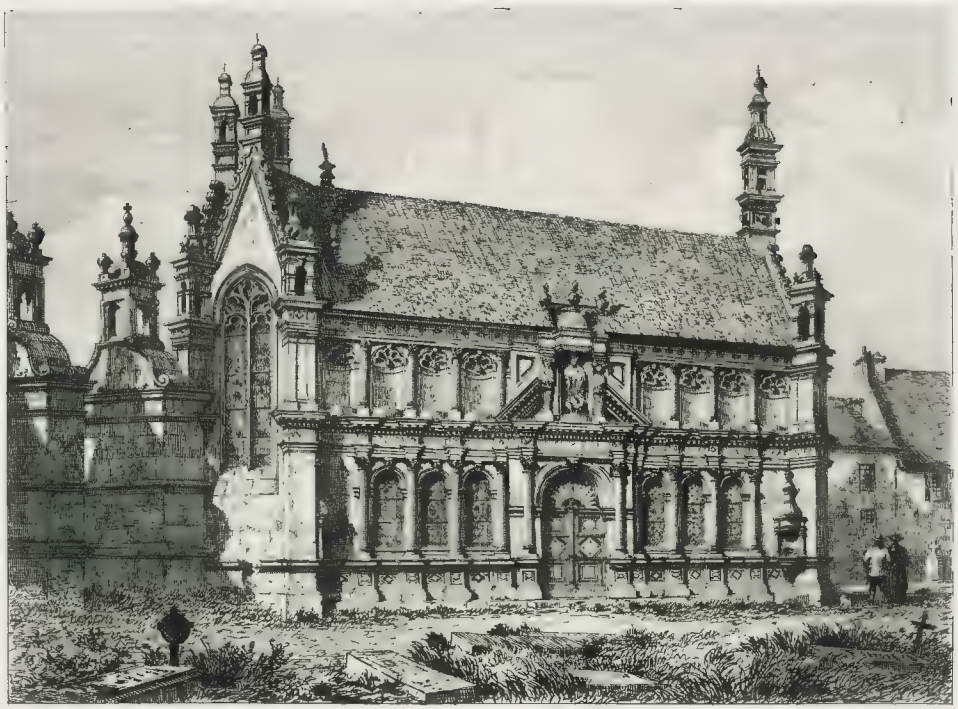
Voyons maintenant si la forme donnée aux ossuaires correspond au sentiment qu'il s'agissait d'exprimer. Sauf à Saint-Thégonnec où nous sommes en présence d'une véritable chapelle avec son abside à trois pans et une porte placée à l'extrémité de l'un des petits côtés, ces monuments ne diffèrent que par les dimensions des châsses exposées dans la plupart de nos églises. C'est toujours le même plan barlong et la même toiture à doubles rampants appuyée sur des pignons aigus surmontés parfois, en guise de fleurons, de lanternons plus ou moins élevés. Naturellement la face qui donne sur l'extérieur est dépourvue d'ouvertures aussi bien que d'ornements; mais celle, au contraire, tournée vers le cimetière, se divise généralement en deux zones dont la première présente une série de fenêtres cintrées séparées par des pilastres, des colonnes ou des cariatides[3] et la seconde un égal nombre de niches destinées à recevoir les statues des apôtres[4]. A cette riche décoration qui laisse peu d'espace libre vient s'ajouter quelquefois, comme à la Roche-Maurice et à Ploudiry, une véritable danse macabre où tous les états de la société sont mis en scène. Puis çà et là des inscriptions tantôt latines, tantôt françaises, tantôt bretonnes, viennent compléter l'enseignement offert par le spectacle que l'on a sous les yeux. Elles cherchent à nous rendre meilleurs en rappelant le sort qui nous attend et, par un sentiment

1. « Ce reliquaire fut fondé », lisons-nous, sur l'ossuaire de Saint-Thégonnec; « ce reliquaire a été rebâti » sur celui de Ploudiry.

2. En Orient, la chapelle qui s'élève au-dessus des ossuaires est consacrée à tous les saints; il n'y a pas de doute sur le sort bienheureux universellement accordé aux défunts.

3. Par exemple, à Sizun, à Ploudiry et à Landivisiau. Nous ajouterons que sur l'appui de ces fenêtres, le plus souvent dépourvues de châssis afin que l'on puisse voir librement à l'intérieur, sont déposées dans de petites caisses en forme de maison et percées sur leur pignon d'une ouverture polylobée, les crânes des défunts que leurs familles ont pu reconnaître. Une inscription accompagnée de larmes, se détachant en noir sur la peinture blanche du fond, constate que *Ci-gît le chef de...*

4. A Sizun, chacun des apôtres tient à la main un phylactère sur lequel est inscrit un verset du *Credo*.



de solidarité universelle, demandent de contribuer par une prière à l'allègement des peines des défunts[1].

Nous n'avons pas à parler des *reliquaires* où se manifestent uniquement les traditions du style flamboyant, comme à Quimper[2] et à Pleyben. La belle époque de ces monuments ne commence guère que dans les dernières années du XVI^e^ siècle et, à s'en tenir aux dates certaines, voici l'ordre dans lequel ils doivent être rangés : Sizun 1588, Pencran 1594, la Martyre 1619, Ploudiry 1635[3], la Roche-Maurice 1640, Guimiliau 1648, et Lampaul 1667. Peut-être faudrait-il ajouter : Saint-Thégonnec 1677; mais les deux inscriptions assez mal tracées qui se voient l'une sur un contrefort, l'autre près d'un bénitier, en un endroit assez apparent[4], semblent quelque peu en désaccord avec le style de l'édifice. Même en Bretagne, à la date indiquée, on n'eût pas conservé aussi purement, dans les fenêtres de l'abside, toutes les découpures de l'ère gothique. Ces niches à coquilles, ces chapiteaux plus fantaisistes que classiques, ces cariatides si parfaitement analogues à celles du temps de Henri III, ne peuvent en outre avoir été exécutées à une époque avancée du règne de Louis XIV. Du reste, une simple observation suffit, croyons-nous, à trancher définitivement la question. L'ossuaire de Saint-Thégonnec n'est pas entièrement isolé ; à l'une de ses extrémités il fait corps avec le magnifique portique qui sert d'entrée au cimetière. Les deux constructions sont, pour ainsi dire, emboîtées l'une dans l'autre et, pour tout observateur attentif, il est évident qu'elles ont été conduites en même temps. Or veut-on savoir à quelle date nous nous trouvons reportés par une inscription qui, cette fois, paraît avoir tous les caractères de la plus sérieuse authenticité? en 1581[5]. On n'a pas attendu un siècle pour ache-

1 La Roche-Maurice : *Memor : esto : iudicii : mei : sic : erit : et : tuum : mihi : hodie : tibi : cras.* — *Memento homo quia pulvis es.* — Id. Autour d'un bénitier surmonté d'un squelette armé d'une flèche : *Je vous tues tous.* — Ploudiry : *Bonnes gentz qui par icy passez, priez Dieu pour les trepassez.* — Sizun : *Memento mori opt (ime).* — Saint-Thégonnec : *Hodie mihi cras tibi. O pecheurs repantez vous estant vivans, car a nous morts il nest plus temps. Priez pour nous trespassez, car un de ces tours vous en serez. Soiez en paix. Cest une bonne et saincte pensee de prier pour les fideles trespassez. Requiescant in pace. Amen.*

2. L'ossuaire de Quimper, commencé en juillet 1514 et terminé en mars de l'année suivante, était l'œuvre d'un architecte nommé Guillaume Guenmoran. Il a été démoli en 1840 et ses débris se voient aujourd'hui dans la cour du Musée.

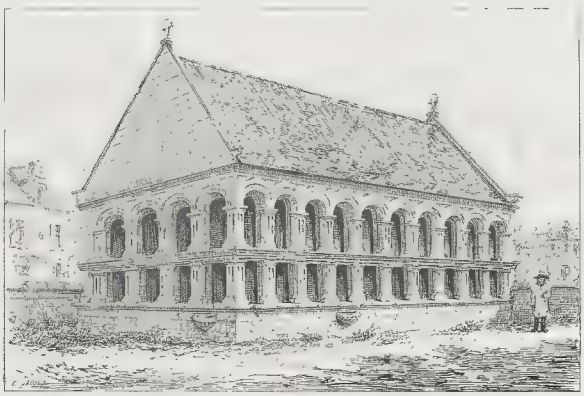
3. La partie nord remonte seulement à cette date; tout le reste a été rebâti en 1731.

4. La première ligne seulement les noms des fabriciens de l'année 1677, sans aucune addition; quant à la seconde, elle rapporte que le « reliquaire a été fondé l'an 1676 ». Mais comment expliquer la négligence avec laquelle une mention aussi importante a été transmise à la postérité? D'ordinaire, on n'agissait pas de la sorte, nous l'avons vu, à Morlaix et à Balat. Pas est il bien croyable qu'à une époque où la Bretagne succombait sous les lois fiscales de Louis XIV, on ait entrepris dans un village une semblable construction? Cent ans auparavant, la chose, au contraire, est toute naturelle; Saint Thegonnec ne faisait que suivre le mouvement général. Il est donc probable que l'une au moins des deux inscriptions, la plus importante, tracée longtemps après, ne relate pas le fait de la fondation à sa vraie date, soit qu'il y ait eu ignorance de la part de ceux qui ont commandé au graveur, soit simple erreur de la part de ce dernier.

5. *La Bretagne contemporaine* (p. 86) donne la date de 1587, mais c'est bien 1581 que nous avons lu sur

ver une décoration si bien commencée et le même architecte probablement a dirigé tous les travaux.

Si nous voulons maintenant établir un autre classement et procéder par ordre de mérite, le reliquaire de Sizun qui, tout à l'heure, figurait au premier rang, se verra relégué presque au dernier. Ses profils, en effet, manquent de pureté et la sculpture en est très mauvaise. Du reste, un peu partout on



OSSUAIRE DE ROSCOFF.

trouve plus facilement l'occasion d'admirer l'heureux agencement des différentes parties que la fine exécution des détails. La pierre employée qui est un granit de qualité médiocre, se désagrégeant rapidement sous certaines influences atmosphériques, ne permettait pas aux architectes de lutter pour l'élégance et la légèreté avec leurs confrères des bords de la Loire ou de la Normandie. Ils ne pouvaient que chercher à produire un grand effet, en accusant fortement les saillies et en donnant de l'ampleur aux lignes. Quelques-uns d'entre eux l'ont si bien compris qu'à Saint-Thégonnec, par exemple, l'ornementation proprement dite est relativement d'une extrême sobriété. C'est ce qui fait à nos yeux la

le linteau du grand portail. Du reste, la divergence est peu considérable et ne présente aucun intérêt dans la circonstance.

supériorité de ce remarquable monument, tout à la fois le plus vaste et le plus parfait de la Bretagne en son genre.

Le reliquaire de Landivisiau ne porte pas de date et, à ce titre, nous n'en avons pas parlé jusqu'ici. Mais ses excellentes proportions en font une œuvre distinguée de la fin du XVI^e^ siècle, de même que les personnages engainés entre

LA CHAPELLE DE SAINT-JEAN DU-DOIGT

les fenêtres laissent peu à désirer. Des cariatides à peu près semblables se retrouvent à la Martyre dans un monument fort élégant qui, par exception, n'est pas isolé, mais tient à l'église par deux de ses côtés. Il faut surtout admirer l'habileté avec laquelle un contrefort placé diagonalement au seul angle saillant, sans rien perdre de sa force, s'évide à la partie inférieure de manière à rendre le passage plus commode. Quant à la meilleure exécution des sculptures, elle tient à l'emploi du kersanton dans une assez large mesure[1].

1. Le kersanton ou pierre de Daoulas est une roche d'un gris noir parsemé de points brillants qui, par sa contexture très fine, se prête admirablement aux travaux les plus délicats. Les principaux gisements sont, à l'ouest de la rade de Brest, au Moulin à-Mer et à Rosmorduc.

Une inscription, qui se lit sur le reliquaire de Pencran, nous met au courant du double but poursuivi par les fabriciens :

CHAPEL : DA : SAITROP : HA : KARNEL : DA

LAKAT : ESQVERN : AN : POBL[1].

En même temps qu'un abri décent pour les ossements des moins fortunés parmi les anciens habitants de la paroisse, ils disposaient une chapelle où l'on pût accomplir des cérémonies religieuses à l'occasion. Même nous voyons à Guimiliau une chaire extérieure destinée à haranguer la foule qui ne pouvait pénétrer à l'intérieur du monument. C'est ce qui explique, d'ailleurs, l'abside à pans coupés signalée plus haut à Saint-Thégonnec. Dans un édifice aussi important on n'a pas voulu se contenter, en arrière de l'autel, d'un simple mur droit percé d'une fenêtre à meneaux flamboyants.

Comme toujours, cependant, la règle n'est pas générale et l'ossuaire de Roscoff, à lui seul, constitue une exception remarquable. Ses dispositions sont très particulières, si son plan est celui presque universellement adopté. Que l'on se figure, en effet, une construction assez basse dont la longueur est un peu plus du double de la largeur[2], sans porte, mais complètement ajourée sur deux de ses faces, grâce à un double étage de fenêtres, carrées en bas, cintrées en haut. C'est à peine si, entre ces ouvertures qui semblent être la continuation l'une de l'autre, il existe un maigre linteau. On se contentait de jeter du dehors les ossements dans l'intérieur du monument qui n'était régulièrement accessible par aucun côté.

Mais s'il y a des ossuaires qui n'ont jamais servi de chapelles, l'inverse se retrouve également. Par exemple, à Saint-Jean-du-Doigt, on ne peut se tromper sur la destination parfaitement une du petit monument qui s'élève au milieu du cimetière. C'est tout simplement un oratoire destiné à célébrer la messe le jour des morts. L'autel dressé contre une abside semi-circulaire et sans ouvertures pouvait être vu d'un grand nombre de fidèles, car, sur les trois autres côtés, il n'existe qu'un mur d'appui portant des pilastres en gaine qui reçoivent directement la corniche. Le tout est surmonté d'un petit clocher.

L'oratoire de Saint-Jean-du-Doigt, qui est daté de 1577[3], nous amène à par-

1. « Chapelle Saint-Eutrope et charnier pour mettre les ossements du peuple. »
2. La longueur est de $8^{m},40$.
3. M. Darcel en fait à tort un monument du XVII[e] siècle. *Annales archéologiques*, t. XIX, p. 335.

ler d'une autre construction également consacrée à un pieux usage, qui se voit sur une haute colline, dans une situation admirable, non loin du village de Plougasnou. La forme en est singulière et, au premier abord, le souvenir emporte bien loin de la Bretagne, sur les côtes d'Asie Mineure, car on croit reconnaître un tombeau lycien. C'est la même toiture courbe maçonnée en pierres de grand appareil que semblent percer des bouts de solives, ce sont les mêmes pignons opposés surmontés d'une sorte d'acrotère[1]. N'étaient les ouvertures du rez-de-chaussée, l'illusion serait complète. Aussi que ne donnerait-on pas pour connaître le nom de l'architecte qui a jeté cette énigme aux passants[2] !

1. Voir *Entretiens sur l'architecture* par Viollet-le-Duc. Atlas pl. I^re.

2. Sur la frise nous avons relevé l'inscription suivante : *Damoiselle Anne de Kervedo damme douariere de Kervastan ma faict faire en lhoneur de Dieu et de nre dame de Lorete.* 1611.

CHAPELLE DE PLOUGASNOU

LA

RENAISSANCE EN FRANCE

Paraîtra en Livraisons ainsi divisées

NORD — 2 volumes

1re Livraison : *Flandre. — Artois. — Picardie.* — (Nord, Pas-de-Calais et Somme.)
2e Livraison : *Ile-de-France.* — (Oise.)
3e Livraison : *Ile-de-France.* — (Aisne.)
4e Livraison : *Ile-de-France.* — (Seine-et-Marne.)
5e Livraison : *Ile-de-France.* — (Fontainebleau.)
6e Livraison : *Ile-de-France.* — (Seine-et-Oise.)
7e et 8e Livraisons : *Ile-de-France.* — (Seine.)
9e Livraison : *Normandie.* — (Seine-Inférieure et Eure.)
10e Livraison : *Normandie.* — (Orne, Calvados et Manche.)

OUEST — 1 volume

11e Livraison : *Bretagne.* — (Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord et Finistère.)
12e Livraison : *Bretagne.* — (Morbihan et Loire-Inférieure.)
13e Livraison : *Maine et Anjou.* — (Sarthe, Mayenne et Maine-et-Loire.)
14e Livraison : *Poitou.* — (Vienne, Deux-Sèvres et Vendée.)
15e Livraison : *Saintonge, Aunis et Angoumois.* — (Charente-Inférieure et Charente.)

CENTRE — 1 volume

16e Livraison : *Touraine.* — (Indre-et-Loire.)
17e Livraison : *Orléanais* — (Loir-et-Cher.)
18e Livraison : *Orléanais.* — (Eure-et-Loir et Loiret.)
19e Livraison : *Berry. — Nivernais et Bourbonnais.* — (Cher, Indre, Nièvre et Allier.)
20e Livraison : *Limousin. — Marche et Auvergne.* — (Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Puy-de-Dôme et Cantal.)

MIDI — 1 volume

21e Livraison : *Guyenne.* — (Dordogne, Lot et Aveyron.)
22e Livraison : *Guyenne. — Gascogne et Béarn.* — (Gironde, Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne, Hautes-Pyrénées, Gers, Landes et Basses-Pyrénées.)
23e Livraison : *Languedoc et Comté de Foix.* — (Haute-Garonne, Ariège.)
24e Livraison : *Languedoc et Roussillon.* — (Tarn, Aude, Pyrénées-Orientales, Hérault, Gard, Lozère, Haute-Loire et Ardèche.)
25e Livraison : *Comtat Venaissin. — Provence et Comté de Nice.* — (Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Var, Basses-Alpes et Alpes-Maritimes.)

EST — 1 volume

26e Livraison : *Dauphiné et Lyonnais. — Savoie.* — (Hautes-Alpes, Drôme, Isère, Rhône, Loire, Savoie et Haute-Savoie.)
27e Livraison : *Bourgogne et Franche-Comté.* — (Ain, Jura, Doubs et Haute-Saône.)
28e Livraison : *Bourgogne.* — (Saône-et-Loire, Côte-d'Or et Yonne.)
29e Livraison : *Champagne.* — (Aube, Marne, Haute-Marne et Ardennes.)
30e Livraison : *Lorraine et Alsace.* — (Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges et province dite d'Alsace-Lorraine.)

CHAQUE PARTIE FORMERA UN TOUT COMPLET AVEC PRÉFACE ET TABLES

Il paraîtra au moins une livraison tous les trois mois

Prix de chaque Livraison : 25 francs

Les livraisons 1 à 10 sont publiées et forment les 2 premiers volumes qui sont en vente au prix de **250** francs les 2 volumes.

NOTA. — Tous les éléments de cet important ouvrage sont réunis, et la publication régulière ne saurait plus subir aucun retard.